

5483

I. BERNSTEIN

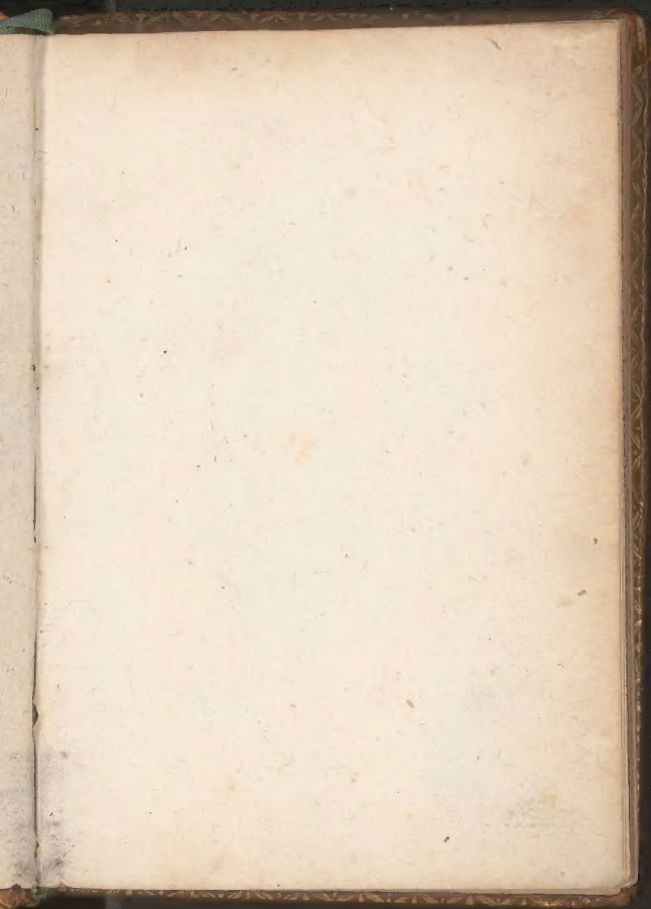


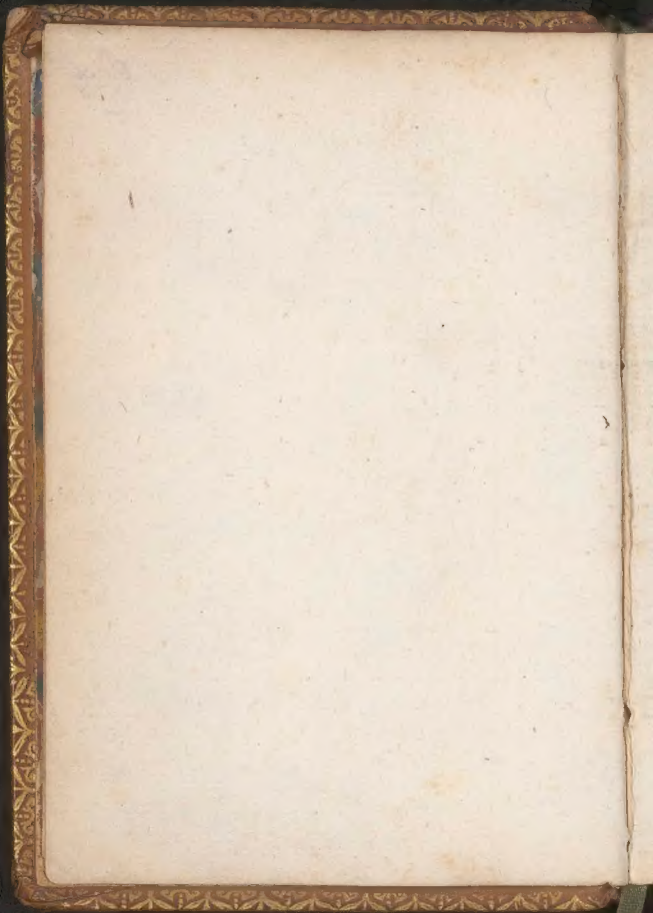


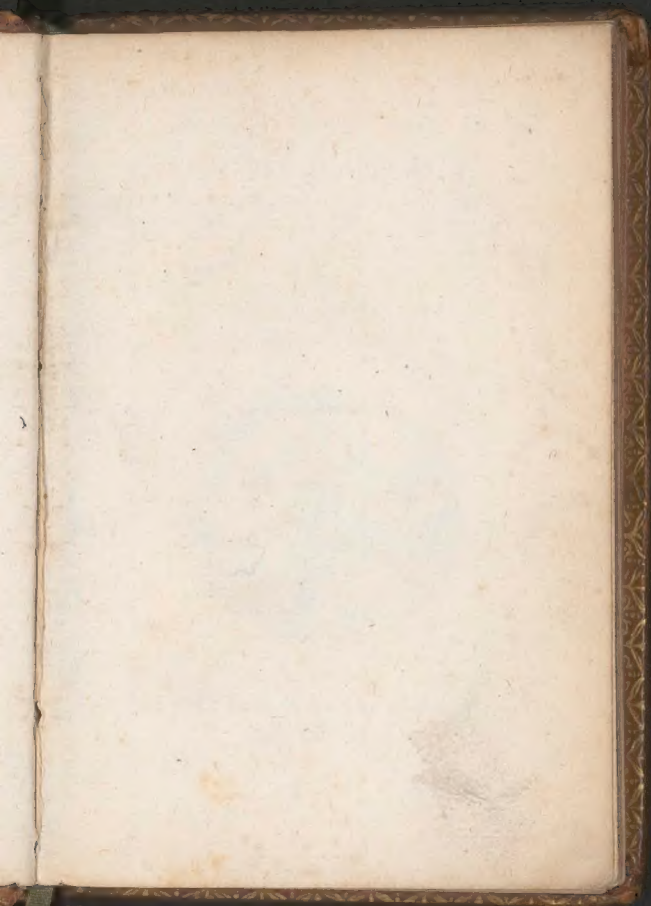


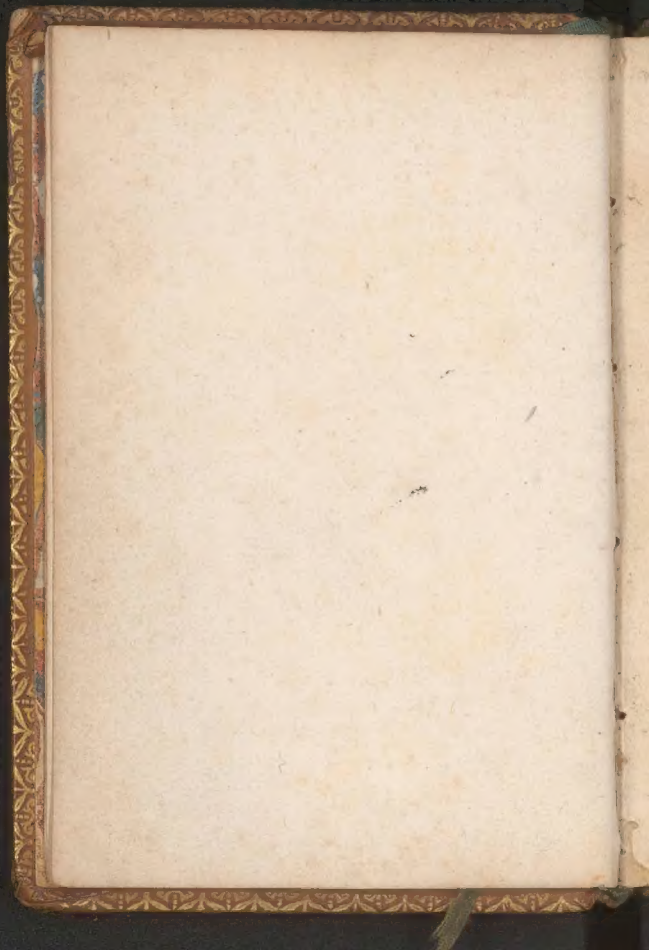
24234













L A  
Fleur des senten  
CES CERTAINES,  
APOPHTHEGMES,  
ET STRATA-  
GEMES,



*Tant des Anciens, que des  
Modernes,*



*Enrichy de figures, & sommaires  
Françoys, & Italiens, pro-  
pres à chascune sen-  
tence.*



A LYON,  
Chéz Claude la Ville.

---

1549.

FLOR DES JOURN  
CET CERTAIN  
H V I C T A I N .

Quand vous sereZ à vostre bon loysir,  
Et que n'aureZ pas grandement affaire:  
Quand vous voudreZ prendre quelque  
plaisir,  
Et à l'esprit par lecture complaire:  
Quand vous voudreZ sçavoir quelque  
exemplaire,  
Propos moraux de la phisolophie,  
Et ce qui est maintes fois necessaire,  
Lisez dedans cest Hecatongraphie.

Ches Claude la Vallée  
1740

# GILLES COR-

ROZET PARISIEN,

aux bons Espritz, & ama-  
teurs des lettres.



Oulant (Seigneurs) ce petit li-  
ure faire

Pour au uouloir des Muses sa-  
tisfaire.

J'ay à par moy pensé bien lon-  
guement

A ce, qu'on dict assez communement:  
Qu'il est assez uoyre trop de uolumes  
Tant d'imprimez que d'escriptz par les plumes,  
Et que plus sont de liures que lecteurs,  
Plus de lecteurs, que uertueux facteurs,  
Plus d'escripuains & plus de bien disantz,  
Que d'auditeurs & que de bien faisantz.  
Cela pensant ma main qui estoit prestte  
Pour commencer à escrire, s'arreste:  
Ioignant avecq' la pensée premiere,  
Qu'on ne met rien maintenant en lumiere  
Qui n'ait esté ou ueu, ou desguisé,  
Mais en uoyant que n'est point desprisé  
Le bon ouurier, qui l'ouurage uarie,  
Comme un orfeure en son orfeurerie,

Qui d'un argent fait un pot, une ymage.  
Puis en changeant & deguisant l'ouurage,  
Il en fait tout ce qu'il luy uient à gré:  
Ainsi suyuant celluy en mon degré.  
Je ne doibs pas aulcun blasme encourir,  
Si i'ay uoulu en chercher, & querir  
Ce, qui fut dict des gens de bon scauoir,  
Le deguisant, pour mieulx le faire ueoir  
A l'œil de tous, comme on fait par raison  
De uieulx mes rien une neufue maison.

\* Or excusant la copie infinie  
De tant d'escriptz, on scait & nul le nye  
Qu'un bon esprit qui les lettres entend,  
A se monstrier de iour en iour pretend,  
Pour bien d'aultruy: & à fin qu'il ne meure  
Comme ignorant, duquel il ne demeure  
Sinon le corps pour estre entre les uerms.  
De tant d'escriptz soit en prose, ou en uers,  
Ne sont aulcuns si foibles ou petits,  
Qu'ilz n'ayent en soy attrayantz appetits,  
Pour l'un ou l'autre: en sorte que chascun  
A son plaisir en peult trouuer quelqu'un.  
Et n'y a liure, ou escript, qui n'apporte  
Fruict, ou plaisir. Voyla qui me conforte  
En mes escriptz, & qui m'a aduancé  
De pour suyuir mon propos ià pensé.  
C'est ce liure, qui contient cent Emblemes,  
Authoritez, Sentences, Apophthegmes,

Des bien letrez, comme Plutarque & aultres.  
 Et toutesfois il en y a des nostres  
 Grand' quantité, aussi de noz amys:  
 Qui m'ont prié qu'en lumiere fust mis,  
 Pour le plaisir qu'on y pourra comprendre,  
 Et pour le bien qu'on y pourra apprendre.  
 Et pour autant que l'esprit s'eslouyst  
 Quand auecq' luy de son bien l'œil iouyst,  
 Chascune hystoire est d'ymage illustrée,  
 A fin que soit plus clerement monstree  
 L'inuention, & la rendre autentique,  
 Qu'on peult nommer lettre hieroglyphique:  
 Comme iadis faisoient les anciens,  
 Et entre tous les uiculx Aegyptiens,  
 Qui denotoient uice, ou uertu honeste,  
 Par un oyseau, un poysson, une beste,  
 Ainsi ay fait, à fin que l'œil choysisse  
 Vertu tant belle, & delaisse le uice  
 Aussi pourront Ymagiers & Tailleurs  
 Paintres, Brodeurs, Orfures, Esmalleurs,  
 Prendre en ce liure aulcune fantasie,  
 Comme ilz feroient d'une tapisserie.  
 \* Recepues doncq' le liure tel qu'il est,  
 Et s'il uous uient à grè, & il uous plaist,  
 De uray, sera occasion entiere  
 De mettre au iour quelque belle matiere.  
 Plus que moins.



Parler peu & uenir au  
point.

*Parlar poco è venir al  
puncto.*



Celluy qui le mieulx tirera  
Droiect au but, & plus pres du blanc,  
Son coup sera estimé franc,  
Et la louenge en recepura.



Ous qui entre les gents parlez,  
Et tenez propos & langage,  
En conseil estants appelez,  
Montrez contenance de saige.

De trop parler n'ayez l'vsaige:  
Car de plaisir on n'y prend point.  
Euitez redicte & remplaige,  
Et venez droictement au poinct.

\* Vous qui plaidez es iustes cours,  
Ne vueillez trop longs plaidz tenir:  
Soyez en voz causes plus courts,  
Et venez ou il fault venir.  
Sermonneurs, ayez souuenir  
De conclure à la verité:  
Et pour beau parler maintenir,  
Euitez la prolixité.

\* De tous les coups que l'archer tyre,  
Celluy du but donne le prix,  
Il n'a faict coup qui ne soit pire,  
Comme perdu mis en despris.  
Celluy qui a doncq' entrepris,  
De parler sans confusion,  
Ainsi qu'un homme bien apris,  
Fasse briefue conclusion.

Raison doit estre au  
conseil.

*Ragione den' effere in con-  
siglo.*



*Dequoy sert la conionction,  
De deux oyseaulx, qui sont femelles?  
Puis qu'ilz ne peuvent sous leurs ailes,  
Produire generation?*



I vn conseil est assemblé,  
Et raison ne soit la premiere,  
Il sera confus & troublé,  
Sans conclusion de matiere:

Car pour bien scauoir la maniere,  
Et de conseil auoir l'espreuue,  
Ne fault que raison soit derniere:  
Mais qu'en la place elle se treuue.

\* Car tout conseil faict sans icelle,  
Ne vient point à perfection,  
Comme femelle avecq' femelle,  
N'engendrent que corruption:  
Car quand ilz font production,  
De leurs œufz, aucun fruct n'en vient.  
Tout ainsi sans droicte action,  
Conseil inutile deuient.

\* Voyse doncques tousiours deuant  
La raison comme vraye guide,  
Et ne mettons noz faictz auant,  
Qu'elle ne tienne en main la bride:  
Car si tant peu elle nous ayde,  
Nostre faict bien se portera,  
Et ne sera point d'honneur vuide  
Celluy, qu'elle supportera.

Insuffisance.

*Insufficiencia.*



Moy pauvre chien de ma nature,  
Si hastif suys à deuorer,  
Qu'en recepuant ma nourriture,  
Ie ne l'ose pas sauourer.





E pain qu'on iecte à vn grand  
chien mastin,  
Il le deuore, & mange sans fa-  
ueur:

La gueule bée il accourt au butin,  
Pour de morceaulx estre prompt recepueur.  
Il ne prend goust ny à pain, ny à chair:  
Tous ses morceaulx aualle sans mascher,  
Pour retourner aux aultres plus soubdain.  
Tout ainsi faict l'homme auare, & mōdain,  
Qui prend des biens sans goustier & taster:  
Il serre tout pour plustost se haster,  
De retourner gaigner des aultres biens:  
Iamais ne peult son vouloir contenter,  
Tout ce qu'il a ne luy suffit en riens.

\* Et toutesfoys le chien se rassasie,  
En quelque temps, mais l'auaricieux  
Ne peult oster des biens sa fantaisie,  
Car d'en gaigner est tousiours soucieux.  
Mais dequoy sert ceste grande abondance?  
Vaudroit pas mieulx honnestesuffisance  
Pour se nourrir, que tant grandes richesses,  
Que l'on acquiert en peines & destresses,  
En grands labeurs & obstinez trauaulx?  
Meilleur seroit, car ayez beaulx cheuaulx,  
Terres, maisons, & tout ce que voudrez,  
Or, & argent, & les montz, & les vaulx,  
Dedans cent ans (certes) n'en iouyrez.

Contre les brocar-  
deurs.

Contra li garrulla-  
tori.



Petite fascheuse Arondelle,  
Auez vous assez caqueté?  
Gaignez au pied, tirez de l'alle,  
Fuyez vous en d'aultre costé.



E brocardeur, qui est trop im-  
portun,  
Doibt estre mis de toutes gents  
arriere.

Impossible est qu'il n'en fasche quelqu'un,  
Tant en ses dictz qu'en façon & maniere:  
Car sans garder bon ordre en sa matiere,  
Cause tousiours tant qu'il en est confus,  
Et bien souuēt on s'en mocque en derriere,  
De l'estouter les saiges font refus.

\* Tant caqueter, tant parler sans propos,  
Est maintesfoys espee de folie.  
C'est signe aussi d'un cerueau mal dispos,  
Auquel prudence est quasi abolie.  
Teliar gonneur engendre fâcherie,  
Aux auditeurs, tout ainsi que l'Aronde  
Fasche les gents, quand si longuement crie:  
Car en son chant n'y a plaisir du monde.

\* Le babillard à grand' difficulté,  
Pourroit garder la loy Pythagorique,  
Qui du parler estoit la faculté,  
Cinq ans entiers, c'est le terme olympique.  
Silence est doncq' plaisante, & pacifique,  
Sœur de Prudence & dame des secretz:  
Taïre ou bien dire est un prouerbe antique,  
Qui est gardé des sages & discretz.

Defense du  
pays.

*Difesa de la  
patria.*



*Vne Spartaine apperceuant son filz,  
Qui s'ensuyoit avec les desconfictz,  
Pour le pays sitresfort s'esuertue,  
Qu'oultre nature elle l'occit & tue.*



Omme couard, & lasche de cou  
rage,  
Effeminé, trop timide & pou-  
reux,

Ta fuyte m'a au cœur mise vne rage,  
Qu' impossible est qu'il soit plus doulou-  
reux:

Car au lieu d'estre enuers toy amoureux,  
Laisant pitie & douceur maternelle,  
Ie t'occiray d'un glaive dangereux,  
Prenant le nom d'une mere cruelle.

\* Las, es tu nay contre loy de nature,  
Qui nous contrainct nostre pays aymer?  
Tant soit cruelle il n'y a creature,  
Qui ne vouldist pour son pays s'armer,  
Et tu t'enfuy. Cela est à blasmer:  
Mais des blasmez ie ne veulx estre au cōpte  
Mieux vault mourant se faire renommer,  
Qu'estre long tēps viuant à sa grād' hôte.

\* Ia n'entreras en Sparte la cité,  
Puis que tu fuys ainsi de la bataille,  
Laisant la ville en sa necessité,  
En te voulant enclorre en sa muraille.  
Honneur me dict qu'à ce coup ie t'assaille,  
Pour mieulx venger l'iniure du pays:  
Ie le feray tant que l'esprit en taille,  
Dont ie lairay les hommes esbahys,



Ingratitude.

*Ingratitudine.*



*Le Lhierre croist autour d'un arbre  
Et monte  
Jusqu'au coupeau, Et tant croist sa  
puissance,  
Que celluy arbre il offusque Et sur-  
monte,  
Et en la fin luy porte grand' nuysance.*



H l'hierre ie t'ay trop porté,  
Car en fin tu m'as surmonté:  
l'ay trop souffert que ta ver-  
dure,

Print autour moy sa nourriture,  
Et les fuizilles & branches tiennes,  
Se ioignissent avecq' les miennes.  
Ie t'ay soustenu en ieunesse,  
Et tu me nuys en ma vieillesse:  
Car tu me portes grand donmage,  
Par ton ample & obscur vmbrage,  
Tant que mes fleurs & mes bons fruietz,  
Sont par toy gastez & destruietz:  
Et ne puis bailler à mon maistre,  
Tel prouffit comme il souloit estre.  
Ainsi est il de plusieurs gents,  
Qui sont d'amytie negligents:  
Et ne cognoissent les bienfaictz,  
Qui par les aultres leur sont faictz:  
Ains mettent toute leur estude,  
Par le vice d'ingratitude,  
A supplanter leurs bienfaicteurs,  
Qui de leur faict sont conducteurs:  
Car ceulx qui les ont esleuez,  
Sont par eulx foullez & greuez,  
Comme iuzatz pires que les bestes,  
Qui sont en ce faict plus honestes.

Hayne recommencee, pire  
que deuant.

*Odio ricominciato pegio  
che prima.*



Après qu'un charbon est éteint,  
Et de rechef du feu atteinct,  
L'ardeur est plus grande beaucoup,  
Qu'elle n'estoit à l'autre coup.



Vand vn courroux est appaisé.  
Et puis apres il ser'allume,  
Al'estaindre il est malaisé:  
Car plus que deuant ard & fu-

me.

Ainsi que l'on void par coustume,  
Vn charbon qui estainct sera,  
S'il r'entre au feu, qui tout consume,  
Plus ardemment il bruslera.

\*Vne hayne recommencée,  
Est beaucoup plus dure & cruelle,  
Que n'estoit la fureur passée,  
Et en sort bien plus grand' querelle.  
Si le feu monte en la ceruelle,  
Ou il auoit desia esté,  
La noyë en sera plus mortelle,  
Plongée en ire & cruaulté.

\* Celluy qui void doncq' courroucer.  
Son amy, qui puis ser'appaisé.  
Il ne doit point recommencer,  
A le faire chauld comme braise:  
Car s'il s'esmeut en la fournaise  
De son cerueau, tout gastera,  
Et ne sera iamais bien aysé,  
Iusqu'à ce qu'il s'en vengera.

B 2

Vertu domine sur les  
Astres.

*Virtu a dominio sopra  
le Astro.*



Si vne femme est née soubz le signe  
Du Scorpion, qui de la queue poingt,  
Certes cela pourtant n'empesche point,  
Sa chasteté, vertu tant sainte & digne.





Es naturelz , qui du ciel estu-  
dient

Les haultz secretz, entre aultres  
choses dient:

Le Scorpion auoir regard aux membres,  
Et lieux honteux, & aux secrettes cham-  
bres

De la matrice: ayant l'opinion,  
Si femme naist desloubz le Scorpion,

Qu'elle aymera le plaisir de la chair.

Mais Salomon, voulant plus hault cher-  
cher,

Nous a escript, que l'homme de prudence  
Dominera sur mauuaise influence  
Des astres clers, & des signes caelestes.  
S'ainsi n'estoit, nous viurions comme be-  
stes,

Suyuant l'effect que nature nous donne.  
Pareillement la femme, qui est bonne,  
Ne serapoint par constellation,  
Folle de corps en sa condition,  
S'elle ne veult: car raison l'admoneste  
D'estre tousiours en tous ses faictz ho-  
neste.

Et n'y a signe au ciel resplendissant,  
Qui soit sur elle aucunement puissant,  
Si elle veult de ferme volunté,  
Garder son corps par saincte chasteté.

Amonr ne se pault  
celer.

*Amore non si po ce-  
lare.*



*Ie suys vn liure, auquel on apperçoit  
Les grands secretz de l'amoureuse  
flamme,  
Ie suis gardé de ceste belle dame,  
Pour vn amy quelque part ou il soit.*



Mour est de si grand' puissance,  
Qu'il ne se peult tousiours ce-  
ler:

Car il tent à la iouyssance  
Non obstant baïser, ou parler.  
Regard ne peult le cœur saçuler.  
Le penser repaist quelque temps,  
Mais cela n'est que battre l'air,  
Iouyr faict les amants contents.

\* Mais quand on perd tous ces accés,  
Qu'on ne peult veoir, baïser, ou dire,  
Le cœur tresbuche en tel excès,  
Qu'il veult ses grands douleurs escrire:  
A fin que l'aymé puisse lire,  
Le dueil que l'autre peult souffrir,  
Et comme il est en ce martyre  
Par faulte d'amour luy offrir.

\* Ceste dame donq' esgarée,  
De son amy trop rigoureux,  
A escrire s'est preparée,  
Ses regretz, & plainctz douloureux,  
Pour les monstrier à l'amoureux,  
A fin qu'à elle se r'alie:  
Mais par telz escriptz malheureux,  
A chascun monstre sa folie.

Contre la foybleſſe des  
Amoureux.

*Contra la debolezza de  
gl'innamorati.*



*Si Cupido me vient lancer ſes fleſches,  
ſes grands flambeaulx, & ſes ardentes  
meſches,*

*Lors que ie dors & ſuis enſommeillée,  
Que fera il quand ſeray reſueillée?*



Eulx qui sont poingtz du mal  
d'aymer,  
Y trouuent tousiours quelque  
excuse,

Difants: Qu'on ne se peult armer  
Contre Amour qui vient entasmer,  
Leur cœur par sa subtile ruse.  
Et comme ceste dame accuse  
Cupido, qui d'aymer la presse,  
Ainsi excusent leur foyblesse.

\* Mais c'est trop grande lascherie  
De se laisser vaincre en ce point.  
On sçait bien que la volonté  
Qui doit viure en sa liberté,  
Est la maistresse, ou ne l'est point.  
D'alleguer, Cupido me poingt,  
Et me met au cœur vnerage,  
C'est faulte d'auoir bon courage.

\* Amour ne vient point en dormant,  
Si ce n'est songe, ou fantasie,  
Que peult auoir vn fol amant,  
Qui va l'amytié reclamant,  
D'une dame qu'il a choisie.  
Femme n'est point d'amour saisie, •  
Dormant, veillant aulcunement,  
Sans y donner consentement.

De tribulation uient .  
prosperité.

*Di tribulatione vien  
prosperita.*



*C'est ma vie, & ma soustenance,  
Quand ie brusle en vn feu ardent:  
Mais si le feu s'en va perdant,  
Ie peris en grand' desflaisance.*



Ouuentefoys prosperité  
Prend naissance d'aduersité,  
Et de la tribulation,  
Vient grande consolation.

Le feu en monstre la maniere  
Auquel est substance, & lumiere,  
La substance est chaulde, & ardente,  
La lumiere est clere apparente.  
La grand' ardeur note tristesse,  
Et la clarté ioye & liesse.  
Et comme apres nuit sans seiour,  
Succede le clair, & beau iour:  
Tout ainsi la iouye succede,  
A douleur, dont elle procede.  
La tuile en fait la clere preuue:  
Car si au feu elle se treuve,  
Et que la chaleur elle endure,  
Elle deuiendra ferme & dure:  
Et tant plus elle bruslera,  
Tant plus elle s'endurcira.  
Si nous sommes doncq' tourmentez  
Et par aduersité tentez,  
Nous debuons auoir esperance,  
Qu'il en viendra ioye & plaifance.



Lyesse, & tri-  
stesse.

*Allegrezza è tri-  
stezza.*



Celluy n'y a en ce monde vivant,  
Qui des douceurs d'icelluy n'ait gousté  
Et qui des maulx & douleurs n'ait ta-  
sté,  
Ainsi que dict Homere tressavant.



Vpster dieu, qui les haults cieulx  
gouverne,  
En son cellier tient publique ta  
uerne,

A tous venants, par les main de Fortune:  
Qui donne à boire, à chascun, & chascune,  
En Verres clers, en Thaisés & vaisseaulx,  
Deux vins diuers de differents tonneaulx.  
L'un est claret, petillant, vigoureux,  
Ioyeux, & bon, friant, & sauoureux:  
Et ce vin là, par vn valet bien gent,  
Se tire en potz, qui sont d'Or, & d'Argent.  
Le second vin est trouble & esuenté,  
Gras & pesant, tout aigre & tout gaste,  
Melle de lie, estonné de tonnerre,  
Tiré dedans aucuns vieulx potz de terre.  
Fortune est là, qui des yeulx ne void gout-  
te,

Laquelle en verse à chascun pinte, ou gousté  
Goutte n'y void: car alors qu'elle pense  
Verser bon vin, ne verse que despense:  
Aulcunesfoys le bon vin elle donne,  
Pour le mauuais, ainsi qu'elle s'adonne.  
Ioye & douleur denotent ces deux vins,  
Dont nous beuons qui sommes pellerins:  
Et n'ya nul en faisant le voyage,  
Lequel n'ayt beu d'un ou d'autre breu-  
uaige.

Qui faict mal, hait la  
lumiere.

*Chi fa male odia il  
lume.*



*Qui faict mal en quelque maniere  
En tuant, & en destroussant,  
Et à Dieu n'est obeissant,  
Il hait verité, & lumiere.*



Celluy qui à son prochain nuyt,  
Et luy veult faire du domage,  
Cerche tenebres & la nuit,  
Pour auoir mieulx son aduan-  
rage.

La clarté n'est à son vfaige,  
Car elle luy faict mal à l'œil:  
La main met deuant son vifaige,  
Craignant la clarté du Soleil.

\* Tous les larrons fuyent le iour,  
Au moins le iour de cognoissance:  
Brigants es boys font leur seiour,  
Et meurdriers cherchent ignorance.  
Celluy qui de tromper s'aduançe,  
Fait son cas (s'il peult) en cachette,  
Soubz les tenebres d'oubliance,  
Et n'en fait mise, ne recepte.

\* Or cependant que temps auons  
Laiſſons la noire obscurité,  
Le reluyſant Soleil ſuyuons,  
Qui rend par tout ſi grand' clarté:  
Lequel a de luy attesté,  
Que qui ſuit ſa bonté diuine,  
Il ſuit lumiere & verité,  
Et en tenebres ne chemine.

Chasteté uainc Cu-  
pido.

Castita vince Cu-  
pido.



*Contre Pallas Cupido son dard lance,  
Mais au deuant elle met son escu:  
Et faiët si bien qu'elle le rend vaincu,  
Tout desnüé d'armes & de puissance.*



Aincte Pallas deesse trespudique

L'honneur t'est deu, & pris viglorieux:

Tu as vaincu Cupido l'impudique,

Adoulcissant son vouloir furieux.

Ton chef bening, caeleste & glorieux,

Sera orné du L'aurier de victoire:

Et pour accroistre encores mieulx ta gloire,

La palme en main te fault pour signe & marque:

Côme a bien sceu coucher en son hystoire,

Ton grand amy le tresçauant Petrarque.

\*Suyuez, suyuez mes dames ceste cy,

Qui scait tres bien à l'amour resister:

C'est chasteté: qui faict crier mercy

A fol amour, quand il veult persister.

Soubz son guidon, vueillez doncq' assister,

Contre la chair gaignerez la bataille.

Si vous voyez que Venus vous assaille,

Prenez pour vous l'escu de chasteté:

Lors ne craindrez son pouoir vne paille

Si vous auez armes d'honesteté.

C

La cruaulté d'A-  
mour.

La crudelta d'A-  
more.



Puis que ie sens par amoureux encom-  
bres,  
Vn feu qui met cœur & corps à tor-  
ment,  
Sans recepuoir de clume allegement,  
Fault que l'esprit s'en voise soubz les  
Vmbres.





'Homme bruslāt en ardeur ex-  
celsiue

De fol amour, pour la beaultē  
naïfue

De quelque dame, ou belle damoysele,  
Est il pas fol de tant souffrir pour elle?  
L'homme est il pas d'vne sorte nature,  
De tant souffrir pour beaultē qui peu dure,  
Maulx, & trauaulx, tristesses, & malheurs?  
Pour vn plaisir on a mille douleurs.

Tu veoyz (le & leur) ce malheureux soul-  
dard,

Dont sort vn feu qui le consume & ard:  
Et lequel feu ne vient point de dehors,  
Ains vient du cœur au milieu de son corps.  
Parquoy ne peult ce fol amant se plaindre,  
Si ceste ardeur le vient brulser & poingdre:  
Veu que c'est luy qui le soufflé & allume,  
Pour se brusler. Mais femme par coustume,  
Quand il aduient que l'homme est pauvre  
& nud,

Sans biens, sans croix, sans quelque reuenu,  
Elle le hait, & de soy le dechasse,

En lieu d'aymer, rudement le menasse.

Il appert doncq' qu'un prodigue amou-  
reux

Reçoit en fin le refus rigoureux:

Car quand il a ainsi son bien perdu,

Il est laissé dolent, & esperdu.

Reconnoistre son im-  
perfection.

*Riconoscere sua imper-  
fezione.*



Toufiours se sent par orgueil esleué,  
L'homme mondain de sa condition:  
Mais s'il cognoist son imperfection,  
Humble se tient comme vn boiteux  
grené



N veoid souuent cest embleme,  
& enigme

Verifié: car l'hōme qui s'estime  
Digne d'honneur, de richesse, &

d'auoir,

Pour sa beaulté, pour sa force, & sçauoir,  
En presumant plus de soy grandement  
Qu'il n'a d'esprit & de bon iugement,  
Honneur pretend, & grande authorité,  
Par vaine gloire & par temerité,  
Et se veult faire obeir comme maistre:  
Ainsi qu'il est denoté par le sceptre,  
Et par vne ælle apposée au talon  
Qui l'homme rend esleuë & felon.  
Voyla que fait l'homme de sa nature:  
Mais s'il cognoist comme il est créature  
De Dieu viuant, faict de bouë & de fange,  
Il trouuera cest orgueil bien estrange.  
Il ne vouldra sceptre ne diademe,  
Renoncera au desir de soy mesme:  
En contemplant telle fragilité,  
Sera mué en toute humilité.  
Il se verra pauvre & nud de tout bien,  
Et que de luy il ne peult faire rien,  
Sans le secours de Dieu, qui est piteux.  
Et cela est noté par le boiteux,  
Qui pour debout, & droict se maintenir,  
Sur la potence il se veult soustenir.

Contre les diuers assaults  
d'Enuie.

*Contra diuersi assalti  
d'Inuidia.*



Le Herisson qui des Chiens est vené,  
Pour euitier leur cruelle morsure,  
Tout rond se fait, & pour sa garde seure,  
Est de picquant & par tout environné.



Vand tu seras d'enuieux assailly,  
Ne monstre pas ton courage  
faily:

Mais prends bon cœur armé de  
patience,

Te monstrant fort, & plein de sapience,  
Pour resister aux calumnieurs,  
De ton renom & bien dissipateurs.  
Soys tout constant contre les calunnies,  
Blasmes, mesdis, injures, & enuies,  
Qu'on pourroit bien inuenter contre toy.  
Si les mauuais te mettent en esmay,  
Par leurs faulx dictz, mesure toy bié discret  
Et encontre eulx clos, couuert & secret:  
Ainsi que faict le subtil Herisson,  
Qui scait tresbien la maniere & façon  
De se garder à l'encontre des Chiens,  
Sisagement qu'on ne luy nuit en riens.  
Car quand il veoid, qu'il est assailly d'eulx,  
Pour se garder en ce faict tant douteux,  
En rond se met, voyre par vn tel oldre,  
Qu'aucun des Chiens n'a pouoir de le  
mordre.

Il est en soy de tous costez fermé,  
Et de picquantz tresdangereux armé.  
Que si les Chiens le viennent appiocher  
Pour le tuer, pour le mordre ou toucher,  
A ses picquantz tresfort se picqueront,  
Et tout soudain ilz s'en reculeront.

L'ymage de Teme-  
rité.

*L'immagine di Teme-  
rita.*



*Temerité trop ieune sotte,  
Sur vn cheual voltige & trotte  
Sans selle, sans resne, & sans bride,  
Et sans auoir aucune guide.*



Vi veult paindre à la verité  
L'ymage de Temerité,  
Il faut qu'elle soit toute nue.  
Et pour estre encor' mieulx

cogneuë,

Elle cheuauche vn grand cheual,  
Qui court & poste à mont & val,  
Pource qu'il n'est encor' dompté:  
Car aulcun n'a sur luy monté,  
Et (qui pis est) n'a bride, ou frain,  
Qu'elle peult tenir en la main.  
Ains court comme descognoissante,  
Sans tenir chemin, voye, ou sente:  
Et des esperons poingt & picque  
Ce cheual, qui ses piedz applique,  
A ruer & saulter en l'air  
Si fort, qu'on ne le void aller.  
Elle a des fleurs vne coronne,  
Qui son plaisant chef environne:  
Et ses cheueulx longs & espars,  
Derriere elle de toutes parts,  
Pendent & voletent au vent.

Ceste hystoire est mise en auant,  
Notant qu'en folle hardiesse,  
N'y a grand' raison, & sagesse:  
Car elle est trop auantageuse,  
Trop indiscrete & oultrageuse.



Noblesse de science.

*Nobilita di scientia.*



*Achilles grand honneur merite  
Pour sa prouesse redoutable:  
Homere acquiert honneur semblable,  
Pour l'hyſtoire qu'il a eſcripte.*



E gentillhomme expert au  
faict des armes,  
Qui est dacteur des fortz  
& preux gens d'armes,  
Merite auoir tresgrand re-  
nom & prix:

Et mesmemēt quād aux chocs, & allarmes,  
Se mōstre preux, & ne crainct les vacarmes,  
Des ennemys qu'il veult tenu surpris.  
Sipour le bien publicque a entrepris,  
Quelque grand cas comme homme bien  
appris,

Et de repos à labeur faict eschange:  
Son temps y va, son bien y est compris,  
Son propre corps y est bien souuent pris,  
La raison veult qu'il en ayt grand' louēge.  
\* Non moindre honneur & non moindre  
noblesse

Acquiert l'auteur, qui par art & sagesse  
Cōpose & faict qlque hystoire & cronique:  
Car si vn prince a faict haulte prouesse,  
Ou quelque cas venant de gentillesse,  
On l'oubliroit sans cest art & pratique.  
Par l'escripuain on veoid la chose antique,  
Ainsi qu'à l'œil on l'estime autentique,  
Aux successeurs en reste la memoire.  
I'en dy aultant du faicteur poëtique,  
De tout esprit bon, & scientifique,  
Qui pour ses dictz merite hōneur & gloire.

Secret est à louer.

*Il secreto e laudabile.*



*Ainsi que le Lymas se tient  
En sa coquille, en grand secret:  
Tout ainsi l'homme se maintient  
Clos, & couuert comme discret.*



Ertes tu es grandement à prifer;  
Petit Lymas, en ta coquille en-  
clos.

On ne te peult occire, ne briser,  
Si tu n'estois de ta maison forclos.  
Tu vis liés en assésur repos.  
Tu te retraitz quand on te fait offense.  
Nul n'apperçoit ne cognois ton dispos:  
Car ta maison te sert bien de defense.

\* Ainsi deburoit faire l'homme prudent,  
Se tenir quoy & ferme en sa pensée,  
Fuyr le mal, quand il est euident,  
Prendre Fortune alors qu'est aduancée:  
Saillir entend quand la peur est passée,  
Se declairer en temps & en saison,  
Et se celer (toute crainte cessée).  
Comme tu fais dans ta coque & maison.

\* Tu monstres bien par ta condition,  
Que le secret sert à l'vtilité,  
Au grand profit & augmentation  
De tout chascun, à dire verité:  
Comme vn prouerbe antique, a recité  
A plusieurs gents, Demeure avecques toy:  
Pour demonstrier en la necessité,  
Qu'il n'est si bon, que d'estre à tout par  
foy.

La fin nous faict tous  
egaulx.

*Il fine ne fa tutti equali.*



La terre est egale a chascun,  
Par tous les pays & prouinces:  
Aussi tost faict pourrir les princes,  
Que les corps du pauvre commun.



Vr l'eschiquier sont les escheez  
asis,

Tous en leur reng, en ordre  
bien rasis:

Les roys en hault pour durer les combatz.  
Les Roynes pres, les cheualiers plus bas,  
Les folz desloubz, puis apres les pions,  
Les rocz aussi de ce ieu champions:  
Et quand le tout est asis en son lieu,  
Subtilement on commence le ieu.

\*Or vault le Roy, au ieu de l'eschiquier,  
Mieux q la Roine, & moins le cheualier:  
Chascun pion de tous ceulx là moins vault.  
Mais quād c'est fait, & que le ieu desfault,  
Il n'y a Roy, ne Roine, ne le Roc,  
Qu'ensemblement tout ne soit à vn bloc  
Mis dans le sac, sans ordre ne degré,  
Et sans auoir l'un plus que l'autre à gré.  
Ainsi est il de nous pauures humains:  
Car aucuns sont Empereurs des Romains,  
Les autres Roys, les autres Ducz & cōtes,  
Aultres petitiz dōt on ne fait grāds cōptes.  
Nous iouons tous aux escheez en ce mode,  
Entre les biēs, ou l'un plus qu'autre abōde  
Mais quand le iour de la vie est patcē,  
Tout corps humain est en terre miscē:  
Aultāt les grands que petits terre cœure,  
Tant seulement nous reste le bon cœure.

De ieu, pauureté.

*Del ioco, pouerta.*



*Ie suis marry, dolent, & esperdu:  
Car à ce ieu ie perds biens & cheuance.  
MauldiEte soit la miserable chance,  
Qu'auois perdu si ie n'eusse perdu.*





Est embleme nous fait sçauoir,  
Qu'il n'est chance qui ne re-  
tourne.

Car toy, pipeur, qui veulx auoir  
L'or, l'argent, le bien, & l'auoir  
De quelque innocente personne:  
Les dez dedans ta main tu tourne,  
Et fais sur table cheminer,  
Cuydant ta chance r'amener.  
Mais s'elle vient tout au contraire,  
Tu lieues les dez viftement:  
Et toutesfoys, finablement,  
Tu perds sans y sçauoir que faire.

\* Celluy qui cherche tromperie,  
La tromperie luy reuint:  
Par ieu de sort & menterie,  
Quoy que la chance se varie,  
Contre le trompeur elle vient.  
Et fouuent ce trompeur deuient,  
Tout nud (comme vn Loup affamé)  
Et par le ieu est diffamé  
Rien ne luy reste que la honte,  
Et pauureté, que nous doubtons:  
Il à beau prendre des iectons,  
S'il peult reuenir à son compte.

Contre les flatteurs.

*Contra li adulatori.*



Le Crocodile ayant la gueule ouverte,  
Dedans vn champ s'endort sur l'herbe  
Verre.

Vn serpente ui dedans son corps luy entre,  
Et pour sortir il luy perce le ventre.



'Est vn grand danger de laisser  
Entrer en sa maison flateur.  
Garde toy bien de t'abaisser,  
Pour ouyr parler telz menteurs:

Car souuent les adulateurs,  
Ressembtent au serpent, qui tue  
Le Crocodile: & s'esuertue,  
Pour l'occire, de le ronger.  
Ainsi le flateur constitue  
Cil' qui l'escoute, en tel danger.

\*Pource, Princes & gros seigneurs,  
Et vous gouuerneurs de famille,  
Gardez vous de ces blasonneurs,  
Souuienne vous du Crocodile:  
Car leur langue faulse & subtile,  
Ne tasche qu'à vous deceptuoir,  
Ou pour voz richesses auoir,  
Dont en fin vous repentirez:  
De les fuyr faictes debuoir,  
Et tresbien vous en trouuerez.

Les grands ne doibuent  
craindre la Mort.

*Li grandi non debbeno  
temer la Morte.*



Ceste couronne enlascée de verms,  
Monstre à chascun, & mesmement  
au prince.  
Que mort prend tout, qu'elle meurdrist  
& pince,  
Et faict gesir les plus grands à l'enuers.



A mort à tous est egale & com-  
mune,

N'espargnant nul, & est ainsi  
comme vne

Entiere loy, soubz laquelle obligez  
Sont tous humains de ce monde affligez.  
Par là conuient tous les viuants passer:  
Il fault mourir, il nous fault trespasser,  
Celuy n'y a, tant puisse loing courir,  
Qui puisse auoir sauue garde à mourir.  
Puis qu'ainsi est doncques, que ceste mort  
Grands & petits elle tue, elle mord,  
Et qu'elle fait de tous hommes mortelz,  
Hommes viuants & esprit immortelz,  
Nous ne debuons icelle mort tant craindre,  
Ne de son faict aucunement nous plaindre.  
Ie sçay tresbien que les princes & Roys,  
Qui ont vescu en triumpantz arroys,  
Son esbahys, & craignent & redoubtent,  
Quand les effectz de la mort il escou-  
tent:

Mais cela vient du regret des richesses,  
Des biens mondains, de ioyes & lyesses.  
Que s'ilz auoient de la mort bien gousté  
La grnad douceur, la grande vtilité,  
Comme elle fait les hommes bien heureux:  
Ilz ne seroyent esbahys ne paoureux,  
Mais attendroient en esperance l'heure,  
Que le bon Dieu a estably qu'on meure.

Doulce parolle rompt  
ire.

Dolce parolarompe  
l'ira.



Ainsi que ce petit poisson,  
Peult arres<sup>t</sup>er vn grand nauire:  
La langue en pareille fa<sup>ç</sup>on,  
Rompt toute fureur, & grande ire.



Edans les flotz & vndes de la  
mer

Nage vnpoisson de petite sta-  
ture,

Que mariniers ne deussent point aymer,  
Pource qu'il est d'une telle nature:  
Que s'il furuient vne nef d'adventure,  
Et il s'y ioinct, elle s'arrestera  
Côme en grauer, ou terre ferme & dure,  
Tant qu'il y soit elle ne bougera.

\*Semb'ablement la bien petite langue,  
Membre subtil fort delié & tendre,  
Quand elle vient à faire vne harengue,  
Pour se vouloir de chascun faire entendre:  
Elle a vertu de pouuoit rompre & fendre,  
Par la douceur vne ire furieue.  
Contre la langue on ne se peult defendre,  
Quand la parolle est douce, & gracieuse.

\* Et tout ainsi que ceste nef s'arreste  
Par Eschinez, qui a si petit corps:  
Ainsi fureur pleine d'ire & tempeste,  
Par beau parler se mue en bons accordz.  
La langue peult encontre les plus forts,  
Pour les induire à douceur & pitié.  
Quand beau parler fait doncques ses efforts,  
Il conuertit la haine en amytie.

Dessoubz beaulté gist  
deception.

*Sotto belleza iace  
inganno.*



Bien souuent soubz quelque beaulté,  
Et soubz bonne & douce apparence,  
Gist fallace & desloyauté,  
Dont on ne sçait la difference,





N hôme auoit vne femme assez  
belle,  
Qui n'estoit pas à son gré bien  
fidelle:

Et meit cela si bien en fataisie,  
Qu'il en tomba au mal de ialousie,  
Voire à bon droit. Or feit il tost apres,  
Aux parents d'elle vn banquet tout expres,  
Et apres boire & leuées les tables,  
Leur racompta en motz non delectables,  
Comment sa femme alors se gouuernoit,  
Et qu'enuers luy tresmal se maintenoit:  
En concluant & donnant à entendre,  
Qu'il la qttoit, & qu'il leur vouloit rédre.  
Ont luy respond, Que soubz claire beaulté  
Estre ne peult telle desloyaulté:  
Et qu'elle auoit l'apparence & la face,  
D'honesteté & vertueuse grace.  
Ah mes seigneurs (dit il) voyez vous pas  
Ces beaulx foulers, dont ie marche  
grandz pas?

Ilz sont to<sup>9</sup> neufz, mais ne sçauéz ou est ce,  
Que l'un d'iceulx secrettement me blesse:  
Car soubz douceur par dehors embasmée,  
Gist vne aigreur dedans enuenimée.

Par le propos que ce mary deduit,  
Voyons que n'est tout or ce, qui reluit:  
Et que vray est du poëte vn prouerbe,  
Que le serpēt gist souuēt dessoubz l'herbe.

Plus par doulceur, que  
par force.

*Piu per dolcezza, che  
per forza.*



Contre la froidure du vent,  
L'homme se tient clos, & se serre:  
Mais le soleil le plus souuent  
Luy faict mettre sa robe à terre.



Vand le vent est fort & subit,  
Vioient pour robe enporter,  
L'homme se ferre en son habit,  
A fin qu'il ne luy puisse oster.

Mais quand le Soleil vient iecter  
Sur luy ses raidz clers, & luyfants,  
Le chaud le fait sans arrester  
Despouiller tès habitz plaisantz.

\* Ainsi amytie & douceur,  
Fait plus que force & violence:  
Douceur est d'amour propre seur,  
Qui rend l'homme plein d'excellence:  
Il ne faut doncq' mettre en silence,  
Ceste tresnoble court oisie:  
Mais l'extoller en precellence,  
Comme vne vertu bien choisie.

\* Hommes, chassez de vous rigueur,  
Qui vostre grand' beaulté efface,  
Prenez de douceur la vigueur,  
Qui enrichira vostre face.  
Douceur a bien meilleure grace,  
Qui rend le visai ge amoureux,  
Que d'estre dict en toute place,  
L'oultre cuydè, fol, rigoureux.

Douceur en ma-  
riage.

*Dolcezza in matri-  
monio.*



Combien qu'en mariage on treuve  
Espines, chardons, plainctz, & pleurs:  
Il y a aussi par esprenue  
Grands plaisirs, fruietz, sveilles, &  
fleurs.



Ne coustume estoit en Boëtie,  
Que quand la femme à l'homme  
s'associe

Par mariage, & le iour est passé,  
Qu'on à bien beu, mangé, chanté, dansé,  
Et la nuit vient qu'on couche l'espousée,  
Qu'à l'abandon du mary est posée:  
Au soir bien tard quelqu'vne luy apporte  
Vn chappellet fait d'une estrange sorte:  
Car il est fait de chardons, & espines,  
Semé de fruitz à manger bons & dignes.  
Le chappellet est trop mal gracieux,  
Mais autour est le fruit délicieux.  
Et tel est il présenté par les dames  
A l'espousée, en signe que les femmes  
Doibuent porter toutes calamitez,  
Trauaulx, douleurs, peines, aduersitez,  
Qui reiglement viennent en mariage.  
Et s'ainsi fait l'espousée bien sage,  
Vn tresgrand fruit en la fin trouuera,  
Et apres mal tout bien succedera.  
Ne craigne doncq' homme, qui se marie,  
Ne femme aussi d'y trouuer fascherie.  
Parmy cela vn chascun soit bien seur,  
Qu'il trouuera quelque fruit & douceur:  
Ainsi qu'on treuve entre picquantz char-  
don,  
De tresbons fruitz, délicieux & bons.

La force d'Amours.

*La forza di Amore.*



Cruel enfant. si ton feu brusle, & arde  
Les cœurs humains par flammes &  
flammèches,  
Pourquoy ton arc tire il tant de fleches?  
Veulx tu sous toy chascū faire souldard.



E dieu d'amour, l'enfant tresfin-  
humain, il  
Tient vn bel arc dedâs sa dextre  
main,

Dont il descoche vne ague sagette,  
Que rudement contre vne dame il iecte:  
Dont il la naïre, & fiert, par grâd' rigueur,  
Tant qu'elle perd de raison la vigueur.  
Elle a le coup, dont la playe est profonde,  
Qui ne guerit pour q̃lque herbe du môde:  
Et (qui pis est) impossible est qu'on tyre  
Hors de son cœur le fer plein de mart vre.  
En l'autre main tiēt vn feu plein de flâme  
Dans vn cornet, dont il brusse & enfâme,  
Vnamoureux: le quel ne peult trouuer,  
Contre ce feu vn assez froid hyuer.  
En vivant meurt, il a vie en mourant,  
Et est sans cessiē en ce feu demourant:  
Qui tousiours brusse, & ne peult consom-  
mer.

Si on s'engert pourquoy le dieu d'aymer,  
Vie de feu: le cas est tout notoire,  
Qu'il ne pouuoit de son bel arc d'hyuoire  
Tât descocher, qu'il peust chascū attrâdre,  
Dont à Venus sa mere, s'alla plaindre.  
Qui tout soudain luy fait present & don,  
De la moytiē de son ardant brandon,  
Pour en brusler les amoureux infame:  
L'arc, & les traictz il garda pour les fēmes.

Hayne entre les amys, & secour  
trouué aux estrangers.

*Odio fra gl'amici, e trouuato soccorso  
dalli strani.*



*L'oyseau de proie en cherchant sa pasture  
Treuue les faons du plongeon dessus l'eau,  
Manger les veult ce tres cruel oyseau:  
Mais l'eau les sauue & meine à l'ad-  
uenture.*





Eulx là souuent qu'on pense  
bons amys,  
Sont apperceuz & trouuez en-  
nemys:

Et ceulx qu'on cuyde ennemys sans pitié,  
Sont ceulx, desquelz on recœuvre amytié.  
Comme il appert par cest oyseau sauuaige,  
Qui vient chercher proye sur le riuaigne  
Des grandes eaux: ou le Plongeon se tient,  
Et dans son nyd ses petits entretient.  
Celluy Plongeon habitant sur les eaux,  
Y faict son nyd entre les verds roseaulx:  
Et là nourrit ses petits doucement.  
Mais l'autre oyseau y vient cruellement,  
Pour les manger: & est tant impiteux,  
Qu'il descognoist estre oyseau ainsi que  
eulx.

De faict, s'efforce à les prendre, & manger.  
Mais l'eau les met hors de ce grand dâger.  
Car elle croist si merueilleuse, & forte,  
Que les petits, & le nyd elle emporte,  
Sans le greuer: & les meine à bon port,  
Les preseruant de peril & de mort.  
Ces oyseaulx dôcq' ont trouuë gracieuse,  
L'eau de la mer, qui est tant perilleuse:  
Et au contraire ont trouuë cruaulté,  
Peril de mort, sans nulle loyauté,  
En vn oyseau de leur genre & coustume,  
Qui est comme eulx vestu de belle plume.

Discorde haye de  
Dieu.

*Discordia è in odio  
à Dio.*



*Lors que discorde eut esté expulsée,  
Des cieulx luyfants, par le dieu Iupiter,  
Et qu'il la feit en bas precipiter,  
La guerre fut en terre commencée.*



Discorde vn iour se voulut entre-  
mettre  
Entre les dieux & deesses se  
mettre,

Là hault es cieulx: mais n'y fut pas l'og tēps  
Qu'ētre eulx esmut grādz noises et cōtētz  
Ce que voyant la puissance diuine,  
Craignant le ciel tresbucher en ruyne,  
Et les discordz & propos odieux,  
Trop s'esmouuoir entre les puisāts dieux:  
Du hault du ciel la feit tomber en terre,  
Ouelle esmeut contention & guerre,  
Entre les gents, par l'ogs plaidz & proces,  
Armes, cousteaulx, & telz piteux excès.  
Hayne elle esmeut entre le filz & pere,  
Entre les sœurs, entre la fille & mere,  
Entre les Roys & princes estrangers,  
S'accompaignāt de mort en telz dangers.  
De ce temps là, les lieux de paradis,  
Pour tant de maulx luy furent interdiētz:  
Car là ou sied la grand' diuinité,  
Estre ne peult noyse & hostilité.  
Le Dieu des dieux ne veult point de dis-  
corde:

Car il est Dieu de paix & de concorde.  
Mais tant de temps que ce monde sera,  
En ces bas lieux discorde habitera.  
No<sup>9</sup> deūriōs d'ocq' nostre mort souhaiter,  
Pour les beaulx lieux de la paix habiter.

Le courroux rappaisé, ne re-  
stabilí l'offensé.

*L'ira placata, non rifa  
l'offesa.*



Quand le Cerf est bleffé iusqu'au  
mourir

De rien ne sert que l'arc soit desbendé:  
Car pour cela n'en peult estre amendé.  
L'arc desbendé ne le sçauroit guerir.



Vand nous auons quelque rācune, ou hayne  
Iectant propos & parolle vilaine  
Contre vn prochain, nous sommes les  
chasseurs,

Après le Cerf dans le boys pourchasseurs:  
Dont il aduient, quand ainsi nous chassons  
L'homme hay, tresfort le menassons  
De le tuer, & tant croist la menasse  
Qu'il est blessé. O la piteuse chasse!  
Il est naüré aulcunesfoys si fort,  
Qu'on ny attend remede, que la mort.  
Il est naüré maintesfoys par les armes,  
Par les trenchants des cousteaulx, & guisarmes.  
Il est naüré maintesfoys par la langue,  
Quand contre luy elle faict la harangue  
D'inimytie, qui est intollerable.  
Et en ce cas elle est à l'arc semblable,  
Qui sans cesser se met à descocher,  
Pour en naürer l'ame, & le corps tant cher:  
En detraçant la personne nommée,  
Et luy ostant sa bonne renommée.  
Puis peu à peu la hayne se desbende:  
Mais nostre Dieu expressement commande,  
Que nous soyons bien reconciliez,  
Et par amour & charité liez  
A ce prochain. Car rien ne sert de dire:  
A luy n'ay plus aucune hayne, ou ire:  
Pense chascun à la sentence vraye,  
L'arc desbendé ne guerist pas la playe.

Amytié entre les  
freres.

*Amicitia fra fra-  
telli.*



Si amytié se treuve es estrangers,  
De combien plus entre amys &  
parens,  
Doibt elle avoir ses effectz apparens,  
Non pas faintifz, desloyaulx ne legers?



Npere estoit au liſt de mort giſant,  
Qui appella (ſon teſtament faiſant)  
Ses troys enfans: auſquelz cōme diſpoſ  
Il diſt ces motz entre pluſieurs propos:

Mes beaulx enfans, le principal moyen,  
Pour maintenir en valeur voſtre bien,  
C'eſt auoir paix, & amytié enſemble.  
Que ſi aulcun de vous ſe deſaſſemble  
De l'amytié, qui entre vous doit eſtre,  
Tout auſſi toſt vous verrez apparoiſtre  
Perte ſur vous, & malheur qui ne ſine:  
Car grand diſcord tourne tout en ruyne.  
Mais tāt de temps que vous entr'aymerez,  
Proſperement en biens profiterez.  
Qu'il ſoit ainſi, chaſcun prenne vne fleſche  
Entre ſes mains, & s'eſſorce & empêche  
De la brifer. Lors ſelon ſa deuſe  
Des troys enfans, chaſcun ſa fleſche brife.  
Prenez (dit il) & enſemble amaſſez,  
Chaque fleſche, & puis vous eſſorcez  
De les brifer. Les enfans obeyrent,  
Enſemblement toutes les fleſches meirent,  
En vn trouſſeau: mais nul, tant fut puiſſant,  
Ne les rompit. Le pere eſiouyſſant  
Leur dit: Enfans, tant qu'enſemble ſerez  
Par amytié, aulcun mal vous n'aurez:  
Mais quand l'amour entre vous ceſſera,  
Tout voſtre bien alors s'eſſacera.

Contre celluy qui est cause  
de son mal.

*Contra quello che causa del  
suo male.*



L'Oye se faict tort & dommage,  
Car la legere plume porte,  
Dont on faict au traiet son pennage,  
Qui naure l'Oye & la rent morte.





'Arbalestier a de coustume,  
Prendre de moy pauvre & simple Oye

De mes ailes la belle plume,  
Qu'au long du traict ioinct & employe.  
Et ce traict contre moy enuoye,  
Ma plume l'ayde à l'apporter:  
Alors s'il me treuve en la voye,  
La mort me vient là arrester.

\* Je ne doibs point estre accusée  
Si ie suis cause de mon mal:  
Ains doibs plustost estre excusée  
Pour mon instinct, qui est brutal.  
Mais l'homme trefnoble animal.  
En qui raison git & repose,  
Est à soy mesmes desloyal,  
Quand il est de son mal la cause.

\* L'hôme doibt bien prendre à luy garde,  
Qu'en son parler & en son faict,  
Trop ne s'adventure & hazarde,  
Qu'il n'en soit surprins & deffaict.  
Si en luy il cognoist effect  
Doubteux, dont bien, ou mal suruient:  
Au vouloir ne soit satisfait,  
Car plustost mal que bien aduient.

Triumphe de hu-  
militéé.

Triumpho di hu-  
milita.



Vn doulx Aigneau soubz son pied  
tient

Le Lyon des bestes le prince.

Humilitéé maistrise, & vince.

Les plus grands, que terre soubstient.



Etit Aigneau tant humble &  
innocent,  
Tu as vaincu ce Lyon grande  
beste,

Tu luy a mys ton pied dessus sa teste  
Vers toy s'encline & au faict se consent.  
Il fleure bien ta douceur, & la sent:  
Ton pied doulcet fait ses crins abaisser,  
Et sa fureur du tout en tout cesser:  
Ses yeulx cruelz se baissent vers la terre.  
Tu as sur luy, non par ta force acquis,  
Mais par douceur, vn grand triumphe ex-  
quis,  
Tant qu'il est pres de te quitter la guerre.

\* O que tu es de Dieu la bien aymée  
Humilité, au bel Aigneau semblable!  
Ta courtoisie & façon amiable  
Vince l'orgueil, qui a la teste armée.  
Tu reluyras par claire renommée,  
En rapportant triumphe de victoire.  
Ton nom au chef de la sacrée hystoire  
Sera escript, non pas soubz lettres closes:  
Et soubz tō nom sera mis (pour memoire)  
Humilité, qui vince toutes choses.

Le uainqueur surmonté par  
le uaincu.

*Il vincitor superato dal  
vinto.*



*Le caule Serpent s'efforce de ronger,  
Rompre & briser l'espée clere & nue,  
Mais ceste espée, au Serpent diminue  
Toutes ses dents, & tasche à s'en  
Venger.*



N grand Serpent d'adventure  
arriua

En quelque lieu, vne espée: il  
trouua,

Au tour de qui il esprouue sa force,  
Et de ses dents contre l'acier s'efforce.  
Sa fureur croist en rage vehemente,  
Ses dents aguise & son pouuoir augmente,  
Pour cuyder rompre, & briser piece à piece  
Ce cler bastó. Ce qu'il n'eust faict en pieces:  
Car en rongean ce glaiue, il se rompoit,  
Toutes ses dents vne à vne rompoit:  
Et en la fin vne dent ne luy reste,  
Que par l'acier de tomber ne soit preste.  
Par ce Serpent remply de cruaulté,  
L'homme vainqueur est signé & noté:  
Et par le glaiue est designé au iuste,  
L'homme vaincu, qui n'est pas si robuste.  
Et toutesfoys bien souuent il aduient,  
Qu'à ce vaincu obeyr il conuient:  
Et que celluy qu'on estime vainqueur,  
Soubz le vaincu perd force, sens, & cœur.  
Ainsi eschet en fortune bellique:  
Que se vn vainqueur contre vn vaincu se  
picque,  
Sur luy cherra la perte & accident:  
Ainsi qu'il est du Serpent euidenr.  
Qui en cuydant despecer vne espée  
Se rompt les dents, la langue s'est couppée.

L'ymage de Nemesis deesse de  
iuste uengeance.

*L'immagine di Nemesis dea  
di iusta vendetta.*



*Nemesis puissante Deesse  
Lente, mais vraye Vengeresse,  
Punist de droict & par raison,  
selon le temps & la saison.*



Nemesis, pourquoy en ton hy-  
stotre,

Tiens tu en main la palme de  
victoire?

C'est pour monstrier qu'à la fin ie surmōte  
Mes ennemys, à leur dominage & honte.

Pourquoy tiens tu dedans ta dextre main  
Ce mors de bride? A fin que tout humain  
Soit enseigné, qu'en faisant la vengeance,  
Il fait le frein de sobre temperance.

Ie m'esbahys encor' de tes façons,  
Dessoubz tes piedz que font ces Limaçons?

Note (lecteur) qu'ainsi qu'à petit pas

Va le Limas, & ne se haste pas:

Semblablement ie ne suis point hastive,  
A me venger, ains fort longue & tardive.

Que signifie aussi, que ie veoy estre  
Aupres de toy la coronne & le sceptre?

C'est pour donner à entēdre en tous lieux  
Que ie punis les fiers & orgueilleux:

Et qu'il n'y a si grand seigneur, ou Roy,  
Dont le peché ne soit puny par moy.

Pourquoy es tu si descouverte & nue?

A celle fin que ie sois mieulx cogneuë:

Mais foiscertain, quoy que le tēps rauisse,  
Ie venge tout par le droit de iustice.

Fault euitermauluaife  
fortune.

*E necessario fugir gattina  
fortuna.*



*Se Vn Liepure marin sent venir  
Sur mer la tempeste & tonnerre,  
Incontinent se met à terre  
Pouruoyant au temps aduenir.*





I tu cognois q̃ fortune diuerſe  
Te ſoit vn temps trop faſcheu-  
ſe & aduerſe,

Et que les flotz de ceſte mer  
mondaine

Battent ta nef par tempeſte ſoubdaine:  
Faire tu doibz comme vn Liepure marin,  
Qui void le ciel attrempe & ſerain,  
Dont il eſt gay, & nage entre les vndes.  
Mais ſi les eaux & leurs vagues profondes,  
Sont en fureur par les vents concitées,  
Par la tempeſte & orage excite's:  
Lors ſe met il en terre ferme & ſeure,  
Et en ce lieu, du mauvais temps ſ'aſſeure.  
Car ce n'eſt point ſa ioye & ſa ſanté  
D'eſtre en la mer griefuement tourmenté:  
Ains eſt bien mieulx deſſus la terre verte,  
Là, non ailleurs, ſa ioye eſt recouuerte.  
Fais doncq' ainſi, ſi l'aduerſe fortune  
Vers toy ſe monſtre amere & importune.  
Et ſi tu ſents que l'eau d'aduerſité  
Tombe ſur toy: ſoyſ alors incité  
D'en ſaillir hors & prendre terre ferme.  
C'eſt à noter, qu'il faut que tu conſerme  
Tes bons propos ſoubz eſpoir d'auoir  
mieulx:

Et ton cœur ſoit conſtant & vertueux,  
Au naturel ioignant le ſens acquis,  
Temporiſant ainſi qu'il eſt requis.

Qui nuyt à aultruy, il nuyt  
à soy mesmes.

Chi noce altruy, noce se  
stesso.



L'homme qui veult le liepüre marin  
prendre,  
Tout ausi tost qu'il le vient à toucher,  
Mort & transy, on le void trestucher,  
il veult tuer, mais mort le vient sur-  
prendre.



N la mer nage vn venimeux  
poisson  
Qui a quasi d'un Liepure la  
façon:

Et pour cela, Liepure marin se nomme.  
Or s'il aduient d'adventure, qu'un homme  
Prenne ce Liepure, aussi tost qu'il est pris,  
Ilz sont tous deux de griefue mort surpris.  
Le Liepure meurt quand l'homme le manie:  
L'homme aussi tost treuve fin à sa vie.  
Ainsi tous deux d'un seul atouchement,  
Finent leurs iours bien miserablement.  
C'est le loyer de ceulx, qui veulent nuyre  
A leurs prochains, & les veulent seduyre:  
Car en pensant à aucun faire outrage,  
On faict à soy preiudice & dommage.  
Tel au prochain vne fosse appareille,  
Qui chet dedans, & a peine pareille.  
Il est prouué au liure de Heister,  
Disant: Qu' Aman feist faire & appresser,  
Un hault gibet, pour Mardochee pendre:  
Mais Assuere apres le feist tost prendre,  
Et commanda (son mal faict entendu)  
Estre luy mesme en ce gibet pendu.

Gardons nous doncq' de nuyre a nostre  
proche

Que le peril pres de nous ne s'approche:  
Et ne faisons à aultruy le meffaict,  
Que ne voudriôs que cōtre nous fust faict.

L'ymage de For-  
tune.

L'immagine di for-  
tuna.



Fortune est vn euenement  
Inopiné & tressoubdain,  
Ne luy donne doncques (mondain)  
Effect dessus toy nullement.

L'Auteur.



Y moy (fortune) à quelle fin tu tiens

Ce mast rompu, duquel tu te soubstiens?

Et pourquoy c'est aussi que tu es paincte

Dessus la mer de ce long voile ceincte?

Dy moy aussi pourquoy, à quelle fin

Soubz tes piedz sont la boulle & le Daulphin?

\* Fortune.

\* C'est pour monstrier mon instabilité

Et qu'en moy n'est aucune seureté.

Tu vois ce mast rompu tout au trauers,

Ce voile aussi soufflé de vents diuers:

Dessoubz vn pied le Daulphī parmi l'vnde,

Soubz l'autre pied l'instable bouller ôde,

Ie suis ainsi sur mer à l'adventure.

Celluy qui doncq' a faict ma pourtraicture

Ne veult donner à entendre aultre chose,

Que deffiance est dessoubz moy enclose:

Et que ie suis de bon port incertaine

Pres de danger, de seurete loingtaine,

Comme en suspens de malheur qui empire,

Ou de bon heur, ainsi que la nauire

Qui est sur mer des vndes agitée,

Doubteuse en soy ou doit estre portée.

Doncq' ce qu'on void en mō ymage vraye,

Deçà & là sans seureté tournoye.

Esperance en ad-  
uersité.

*In fortuna spe-  
ranza.*



*Dedans la mer d'aduersité,  
Ceste femme prend esperance,  
De venir à conualeſcence,  
En terre de prosperité.*



A mer est tresbien comparée,  
A l'aduersité esgarée,  
Pource que la mer par coustu-  
me,

Est toute pleine d'amertume:  
Et par les vents elle se trouble,  
Vagues contre vagues redouble,  
Là n'y a point de seureré.  
Ainsi est il d'aduersité:  
Car elle est amere & fascheuse,  
Trouble, & obscure, & perilleuse:  
Et si ne vient gueres pour vne,  
Sans amener aultre fortune,  
Comme les vagues vont ensemble.  
Doncques à bon droict luy ressemble.  
En ceste mer auoir nous fault  
Bonne esperance sans default.  
Ceste esperance est figurée,  
Sus la Sphere bien preparée:  
Ou est painct chascun element,  
Et le tournoyant firmament,  
Et les cieulx. Pour nous faire entendre,  
Que là hault nostre espoir doit tendre:  
Et quelque aduersité qui vienne,  
Il est besoing qu'il nous souuienne  
D'auoir espoir d'aller vn iour,  
Faire là hault nostre seiour.

Accroissement d'ire est à  
escheuer.

*Accrescimento d'ira si de  
schiuare.*



Ne frappe le feu d'une espee,  
Quand il est en sa grand' chaleur.  
Si l'ire n'est bien attournée,  
Ne soys trop importun parleur.





Vand tu verras vn hōme cour-  
roucé,  
Et que le feu d'ire tant le tour-  
mente,

Qu'il est quasi comme vn fol insensé  
En sa fureur ardente & vehemente:  
Ne frappe pas du glaiue de la bouche  
Pour l'irriter, garde bien qu'il n'y touche,  
Car par cela tu le pourrois blesser.  
De le tenser vueilles doncques cesser,  
Car de tant plus qu'à luy tu parleras,  
Plus il sera enflambé en son ire:  
Doncques le Fer, ne l'Acier ne mettras  
Auecq' le feu, qu'il n'en deuienne pire.

\* Quand le Fer est en vn ardent feu mis,  
La grand' chaleur augmente & multiplie.  
A quelz que soient amys, ou ennemys,  
En leurs courroux ta langue ne desplie,  
Si cen'est peu: car la fureur s'anime,  
Iure & blaspheme & ne fait point d'estime  
De ce parler, mais tousiours perseuere  
En son vouloir, trop cruel & seuer.  
Mais quād tu veoyes ce feu d'ire s'estaindre,  
Et que raison recule les tisons:  
Tu doibs parler hardiment sans te faindre,  
Et mettre hors verité des prisons.

Amour uaincu par  
Argent.

*Amor vinto per  
denari.*



Puis qu' Argent m'a tant gourmandé,  
Qu'il est par dessus moy le maistre,  
Je ne veulx plus estre bandé,  
Ains veulx mon bandean au feu  
mettre.



'Est honte à vous dames & damoyelles,  
Que Cupido, qui vous tient  
soubz ses ailes,

Se plaint de vous, disant à toute gent:  
Que le chassez pour complaire à l'argent,  
Et qu'à present ne faictes chose aulcune,  
Si en auant n'est mise la pecune.  
Vous n'estes plus (ce dit il) amoureuses,  
Mais de l'argent trop auaricieuses.  
Amour n'est plus en cœur, ny en la face,  
Pource qu'argent luy fait quitter la place:  
De tel moyen, que mettez voz honneurs,  
Entre les mains de ceulx, qui sont dōneurs  
D'or & d'argent. Certes (dames) i'en iure,  
Je crains qu'à droict ne souffrez ceste iure:  
Et que celluy Cupido, qui l'arc bande  
N'apas grand tort si ses yeulx il desbende,  
Et met au feu le bandeau qu'il auoit,  
Et par ainsi voz cautelles il void.

Or ie cōseille à vous toutes mes dames,  
Si vous voulez viure sans hôte, & blasmes,  
Que vous chassiez, par vn propos pudique,  
Ce Cupido & sa mere lubrique:  
Et ne fuyez ce vice seulement,  
Mais auarice aussi semblablement.

Le secret n'est à re-  
ueller.

Il secrete si de ce-  
lare.



Voyez icy en ceste hystoire:  
Comme ie tiens vne esuentoire,  
De quoy i'esuente vne pensée,  
Qui s'est devant moy aduancée.



'Est grand' folie d'esuenter,  
Et la pensée à chascun dire:  
Car par trop souuent caqueter,  
On peult à soy, & aultruy nuyre.

Il n'est rien dessus l'homme pire,  
Et qui le faiçt plus indiscret,  
Que la langue prompte à mesdire,  
Qui ne peult celer son secret.

\* Dire ne fault tout ce qu'on scait,  
Ne chanter tout ce que l'on pense,  
Soit de plain chant, ou de faulset,  
Soit de gaing, ou soit de despense.  
La langue qui trop tost s'aduançe,  
Pour le secret du cœur ouurir,  
Baille à ce cœur vn coup de lance,  
Dont à tard il se peult guerir.

\* Celluy qui dit tout son courage,  
Et ne peult bien son secret taire,  
Il se met d'aultruy en seruage,  
Quand il le faiçt son secretaire:  
Mais qui est seul propriétaire,  
De son secret sans apparoiestre,  
Et n'en fait aucune inuentaie,  
Cestuy est de luy le seul maistre.

Toutes choses son pe-  
rissable.

Ogni cosa è mor-  
tale.



*Les choses de Dieu ordonnées,  
Qui de l'humanité dependent;  
Toutes à vn tendre fil pendent  
Mourants apres qu'elles sont nées.*



Out ce que Dieu a produyt en  
nature  
Dessous le ciel, & toute créa-  
ture,

Qui reçoit vie, & vertu sensitive,  
Vegetative & ymaginative:  
Tout ce qui vient par disposition  
De l'æternel (soubz constellation  
Des astres clers) qui par sa providence,  
Fait augmenter chascun genre & semence,  
Et par liens d'aymitié les annexe  
Si fermement, que tous & chascun sexe  
Se multiplie, & en forme demeure:  
Il faut, pour vray, que cela fine & meure.  
Car tout ne pend qu'à vn fil delié.  
Qui est souuent rompu, & deslié.  
Nous sômes ioinctz de chaines æternelles  
D'amour humain, toutes foys naturelles:  
Car le secret de nature nous lie  
A quelque amour de vertu, ou folie.  
Tant vertueuse est la chaine, & la corde,  
Qu'elle entretient le monde en sa cōcorde:  
Et tout cela qui est au monde aussi,  
De qui la mort n'a pitié ne mercy.

Car foys ou Roy, Empereur, ou Valet,  
Ta vie pend à vn petit filet,  
Et n'y a corps humain crée de Dieu,  
Qui ne s'en voyse, & retourne en son lieu.

Le monde in-  
stable.

*Il mondo insta-  
bile.*



*Le monde en vne isle porté  
sur la mer tant esmiéue & rogue,  
sans seur gouuernal nage & vogue,  
Monstrant son instabilité.*





V' est deuenu le temps passé,  
Et ceulx qui au monde viuoïent,  
Qui tant de biens ont amassé,  
Et tant de sciences sçauoient  
Ou sont ceulx là, qui recepuoient  
Les dignitez & grandz honneurs?  
Où sont les princes, qui auoient  
Soubz eulx les puissantz gouuerneurs?

\* Le monde instable & variant,  
Voguant sur la mer incertaine,  
Sans seureté s'en va riant,  
Prochain de tempeste soubdaine.  
Ainsi nage vertu mondaine,  
Comme ceste isle sur la mer,  
Ignorant la vague prochaine,  
Qui ne tasche qu'à l'abismer.

\* Ainsi s'en va à l'adventure  
L'homme mondain tout son viuant,  
Et n'y a nulle créature,  
Qu' accident ne soit poursuyuant.  
En peril sommes bien souuent,  
Tendantz d'arriuer à bon port:  
Et à la fin vient au deuant,  
Nous prendre au brio la noire mort.

G

Peril & danger de tous  
coustez.

*Pericolò da tutti  
fianchi.*



De tous couste & treuve qui me faict  
guerre

Moy pauvre Liepure: & suis si tressurpris,  
Que ch'ens me font la chasse sur la terre  
Et en fin suis du Liepure marin pris.



Comme ce Liepure est pris de  
touts costez,  
Et n'a refuge en terre, ny en  
mer:

En tous perilz ainsi sommes

boutez,

Et es dangers pleins de fiel & d'amer.

Nous ne faisons que l'aage consumer,

En tous ennuiz, en grande peur, & crainte.

Si vn danger ne nous peult faire atteinte,

Soubdain viendra vne aultre fascherie:

Mal dessus mal croist la douleur sans

faincte,

Ainsi l'estat de ce monde varie.

\* Nous n'auons point vn quint d'heure  
assurance,

Pour demourer en estat permanent:

D'estre certains n'auons point d'apparece.

Que de cela que voyons maintenant.

Si eschappez sommes incontinent

De maladie, ou aultre tel excès:

Tantost viendra quelque douteux pro-  
ces,

Qui nous mettra en grand' perplexité:

Et si cela ne faict sur nous acces,

Il nous viendra plus grande aduersité.

Trop esperer  
decoipt.

Troppo sperare in-  
ganna.



Qui a vn espoir trop ardant,  
Souuent se met en grand danger:  
De raison se faiet estranger,  
Et deuient sot, & imprudent.



**C**E qui est licite de faire,  
Faut mettre à execution,  
Et esperer de le parfaite,  
Par bonne disposition.

Garde que ton intention  
D'esper trop ardent ne se lie,  
Comme vn, qui sans discretion  
Se met en l'eau par sa folie.

\* Esperer fault choses honestes,  
Qui sont compaignes de raison:  
Non par ardeur comme les bestes,  
Sans limiter temps ne saison.  
D'esperer bien à grand foyson,  
Par vne ardeur trop excelsiue,  
On loge son cœur en prison,  
Sans auoir ioye tant qu'on viue.

\* De vouloir trop hault esperer,  
Sans moyen & vraye mesure,  
Cela est à vituperer,  
Et l'entreprinse trop peu seure.  
De s'aller mettre à l'adventure,  
Pour accomplir son esperance,  
La chose est trop trouble & obscure,  
Ic n'y veoy point bonne assurance.

Esperance conforte  
l'homme.

*Speranza conforta  
l'homo.*



*Si fortune soubstiens, & porte,  
Qui m'a fait un tour inhumain:  
Je tiens esperance en la main,  
Qui me conduit, & me conforte.*



L ne se fault point contrister,  
Pour fortune qui nous aduient:  
ne:  
Mais sagement y resister,  
Quelque fâcherie qu'il vienne.  
Il fault qu' Esperance soustienne  
Noz faictz & tribulations.  
Je conseille doncq' eu' on la tienne,  
Pour reigler noz affections.

\*Que gagnons nous de nous marrir,  
Ny d'auoir douleur & tristesse,  
Pour veoir quelque chose perir.  
Qu'auons acquis en grand' hessè?  
Il est vray que cela nous blesse,  
Et poingt au cœur: mais toutesfoys,  
Bonne Esperance nous r'adresse,  
Et nous guerit aulcunes foys.

\*Esperance paist les chetifz,  
Ce dit le prouerbe ancien:  
Et fussent prisonniers captifz,  
Chascun dit l'Espoir estre sien.  
Parquoy i'ose dire, & soubstien  
Qu'il n'est si malheureux sur terre,  
Qui n'espere auoir quelque bien  
Auant que mort le vienne querre.

Experience aulcunes foys  
dangereuse.

*Experientia qualche volta pe-  
riculosa.*



*J'ay esté trop sotte & hardie  
Vouloir Cupido desbender:  
Car quand il a peu regarder  
J'ay esté perdue & perie,*





Emmes d'honneur, bourgeois,  
ses, damoyelles,  
Vefues sans pair, mariées, pu-  
celles,

Ne vous trompez, & ne vous decepuez.  
Chasteté soit vostre maistresse & guide,  
Et ne laschez à voz desirs la bride:  
Mais restraingez, comme faire debuez.

\* Ne tentez point vostre sexe bening,  
N'essayez point si le cœur féminin  
Resistera aux amoureuses flammes:  
Ne vous donnez aucune occasion  
De suyure Amour en sa confusion,  
Lequel destruit & les corps, & les ames.

\* Gardez vous bien de desbender les yeux  
Du dieu d'Amour cruel, & furieux.  
N'essayez point vostre force & prouesse:  
Car bien souuent tel vit en liberté,  
Qui se soubzmet dessoubz la cruaulté  
D'un incogneu, d'ont il a grand' destresse.

\* Fuyez Amour, fuyez tous ses caquetz,  
Fuyez plaisirs, fuyez festes, banquets,  
Quand vo' pēsez qu'Amour y met ses laqz.  
Sages soyez, & vous donnez de garde,  
Que fol Amour ne vous veoye & regarde:  
Car ie crains bien que n'en criez, hélas.

Amour fainte.

*Amor finto.*



Le Loup semond la Brebis faintement,  
Disant: Ayons bonne amytie ensemble.  
Dit la Brebis: Cela bon ne me semble,  
Tu veulx aymer, mais c'est cruellement.



V veoyz (leſſeur) en l'hyſtoire  
preſente,  
Comment vn Loup ti eſcruel ſe  
preſente,

Pour ſuborner vne Brebis courttoife,  
Qui ne demãde aulcune guerre, ou noyſſe:  
Mais luy reſpond, que la ſienne amytiẽ.  
N'eſtoit ſinon vn amour ſans pitie:  
Car bien ſcauot, ſ'elle le vouloit ſuyure,  
Qu'auccques luy vn iour ne pourroit  
viure.

Vray luy diſoit: car il l'eũſt deuoreẽ,  
Si elle feũſt auccq' luy demouriẽe.  
Ainſi les fins, cauteleux & meſchants,  
Pour decepuoir vont leurs prochains cher-  
chants:

Et n'ont eſprit ſinon à inuenter  
Occaſion, pour quelqu'vn tour menter:  
Ou ſimuler, par leur ſaintif langaige,  
Vn amour faulx, qui p̄duit tout dõmage.  
Mais à ceulx là, qui ont tant de babilz,  
Debuons reſpondre, ainſi que la Brebis,  
(Aumoins de cõcõr) diſant, leur accointãce  
Eſtre de dol, de fraude, & malueillance.  
Et ne debuons à gents, qui ſont ſi fins  
Nous demonſtrer compaignons, & affins:  
Mais fault vſer de ſageſſe & prudence,  
De peur de cheoir en briefue decadence.  
Car nous voyons que les malicieux,  
Veulent deſtruyre innocents gracieux.

Les petits peuuent souuentes-  
foys nuyre.

*I piccholi possano spesseuolte  
nocere.*



L'Aigle volant eut au Formis debat  
Mais le Formis pour venger sa grand'  
honte  
Sur vn rocher inaccessible monte,  
Les œufz de l'Aigle alors casse  
abar.



Ar ceste hyſtoire on doit aſſez  
entendre,

Qu'on ne doit point tant ſeu-  
lement contendre

Auecq' les grandz: ains auecq' les petits,  
Qui ſont ſouuent pour nuyre trop ſubtilz,  
Et ont l'engin, qui cauſe mal & dueil.  
Il ſe faiſt bon garder d'vng petit œil:  
Car à vn corps de petite ſtature  
Giſt auſſi bien vn gros cœur, par nature,  
Qu'il fait au grād: & peult maiteſois nuyre  
Celluy petit, pour vn plus grād deſtruyre.  
Si tu es riche & as beaucoup de bien,  
Ce nonobſtant ie te pry' garde bien  
De deſpriſer, ou blaſmer l'impuiſſance  
D'vn plus petit: qu'il n'en preigne ven-  
geance,

Ainſi que ſeit l'ingenieux Formis,  
Qui à monter vn hault rocher s'eſt mis:  
A fin de nuyre au grand Aigle volant,  
Qui l'auoit mis en quelque mal talent.  
Celluy Formis en vengeance tresprompt,  
Leſcœufz de l'Aigle il caſſe, briſe, & rompt,  
Et ieſte au bas de la roche treshaute.  
Ainſi voyons quād on faiſt quelque faulte  
Vers vn petit, cela luy eſt propice,  
Pour aguifer ſon engin en malice.

L'hystoire de Giges  
Lidien.

L'hystoria di Gyges di  
Lydia.



L'œil de Dieu void tout peché & malice  
Qui est commis contre la verité.

Cardons nous doncq' de commettre aul-  
cun vice,

A celle fin qu'il n'en soit irrité.



Iges pasteur , voyant la terre  
ouuerte

Des eaux du ciel, qui l'auoient  
descouuerte,

Y descendit: & trouua dans son centre  
Vng cheual creux d'Arain, ayant au ventre  
Vn homme mort de grâdeur n'omparcille.  
Et regardant ceste neufue merueille,  
Trouua au doigt de ce corps, vn anneau  
D'or pur & fin, qu'il trouua si tresbeau,  
Qu'il le fist, & le mit dans le sien.  
Puis cela fait, & ne pensant à rien,  
Reuint aux champs, ou il cogneut alors,  
Que par l'anneau qu'il print au doigt du  
corps,

Il deuenoit aux aultres inuisible.

Et par cela, mainte chose nuxsible,

Il exerga, car n'estant veu d'aucun,

Toufiours faisoit facheberie à quelqu'vn:

Dont il aduint par telle enchanterie,

Qu'il viola la Roynie de l'idie,

Et la decept: & tout le peuple aussi,

Lequel tua son prince sans mercy.

Voyla que feit ce malheureux pasteur,

Qui deuint Roy par son art d'enchanteur.

Mais au conttaire vn homme vertueux,

Qui de honté n'est point deffectueux,

Ayme bien mieulx souffrir la pauureté,

Que d'estre riche avecq' meschanceté.

Deffiance non moins utile, que  
prudence.

*Non si fidare, non manch' vtile  
che prudentia.*



Le fin Regnard apperceuant les pas  
De mainte beste, allant à la tafniere  
Du fort Lyon, en reculant arriere,  
Dit à par soy: Certes ie n'y vois pas.





Vand on veult bien entrepren-  
dre vn affaire,  
On doibt penser à ce que l'on  
doibt faire,

Et regarder le dommage, ou prouffit  
Qui en aduient, comme le Regnard feit.  
Lequel passant par deuant la cauerne,  
Ou le Lyon habite & se gouuerne,  
Cestuy Lyon le conuia de boire  
En sa maison: en luy faisant à croire,  
Qu'il ne debuioit de luy tant s'estranger,  
Mais la semonce estoit pour le manger.  
Ce qu'entendoit assez bien le Regnard,  
Lequel luy dit: Compere, dieu me gard  
D'aller vers vous. Je suis assez sçauant  
Pour esplucher ce. qu'on dit bien souuent:  
Que qui void mal à son proche aduenir,  
Comme pour soy luy en doibt souuenir.  
I'ay veu entrer vne troupe de bestes,  
N'a pas long téps, au lieu là ou vous estes.  
Je veoy les pas comme elles sont entrées,  
Mais non les pas comme sont retournées,  
Dont ie concludz que ie n'y doibs aller.  
Ainsi nous faict entendre à son parler  
Celluy Regnard, que ne debuons ensuyure  
Les imprudents, qui par faulte de viure  
Bien sagement, sont tous les iours deceuz,  
Comme il appert des bestes cy deffus.

Subtilite uault mieulx  
que force.

Ingengno val pinche  
forxa.



Le fin Serpent de nature subtile  
Un iour vouloit à l'Elephant combattre:  
Et ne pouuant par sa force l'abbatre,  
Sa queue autour ses iambes entortille.



Orce n'est pas tousiours reque,  
Aumoïs force de corps humain:  
Subtilité est plus exquise,  
Car souuēt faiēt plus q̄ la main.

L'entendement est plus soubdain  
A penser quelque chose faire,  
Que n'est la main à le parfaire.  
Et sortira plus aisément  
De quelque danger & tourment,  
Par engin & subtilité,  
Que le corps pesant & dormant,  
Par sa force & stabilité.

\* Et ou la force cessera,  
Et qu'elle quittera les armés:  
Subtilité alors fera  
Ses effectz, & prudentz alarmes.  
Si nous auons membres peu fermes,  
A nostre engin ayons recours,  
Qui nous fera quelque secours,  
Pour assaillir, ou pour defendre:  
Comme on peult du Serpent entendre,  
Qui met au bas vn Elephant,  
Et par son engin veult pretendre,  
Estre dessus luy triumpant.

Paix.

Pace.



De Paix le simulachre est painct,  
Qu'elle a des boucliers pres l'Olive,  
Et blé: dont fault que l'Oyseau vive,  
Puis l'eau qui l'ardant feu estainct.



Elluy qui m'a paincte & taillée,  
Et m'a ceste forme baillée,  
Cognoist assez biē mes effectz,  
Cōment furent & seront faicts.

Je suis Paix treshaulte dēesse,  
Engendrēe en ioye & lyesse  
Lassus, au trosne glorieux  
De Iupiter, le Roy des cieulx.  
I'ay pres de moy l'Oliue verte,  
Monstrant, que quand Paix est ouuerte,  
D'Oliue on porte les rameaulx,  
En laissant boucliers & cousteaulx:  
Car Paix est la fin de la guerre.  
S'on vouloit d'auantage enquerre  
L'effect de ceste fantaisie,  
Ainsi que le blē rassasie  
La faim, & l'eau estainct la braise,  
Et le feu de quelque fornaisie:  
Ainsi par quelque laps de temps,  
Je fais finir mortelz contendz,  
Noyses, querelles, & debats,  
Et à plus grandz plaisirs m'esbatz,  
I'ay vn filz, qui Amour s'appelle,  
Qui de soy hait, chasse & expelle  
Vn aultre Amour filz de Venus:  
Duquel plusieurs maulx sont venus.

Le feu d'Amour.

*Il foco di Amore.*



*Ie suis en amour si tresfroide,  
Que ie ne me puis eschauffer:  
Au feu d'Amour me fault chauffer,  
Ou de brief mourir toute roide.*



Vand Amour void ses apprêtifz  
Palles, trāsis, froids cōme glace,  
Foibles, couardz, simples, crain-  
ctifz,

Gelez au cœur, blesmes en face:  
Brandons & flambeaulx il amasse,  
Et pour leschauffer leur enuoye:  
Puis il met le feu en la place,  
Nommé, Le feu de courte ioye.

\* Il a d'aulture sorte de boys  
Nommez, Beaulté & grandz plaisir  
Doux regard, accueil, douce voix,  
Dont il allume à son loysir  
Vn feu nommé, Ardant desir,  
Qui brusle tout de ses flammesches:  
Duquel feu'il se veult saisir,  
Quand il est lassé de ses flesches.

\* Or de ces deux feux nous gardons,  
De peur que n'en soyons bruslez:  
Fuyons ces flambeaulx & brandons,  
Qui font les amantz desolez.  
Et si chauffer vous vous voulez.  
Prenez du feu d'Amour honeste,  
Que Charité vous appelez,  
Ainsi que saint Paul admoneste.

Foy, Charité, & Espe-  
rance.

*Fede Charita, e Spe-  
ranza.*



*La Foy est paincte en ces deux mains,  
Charité par feu est escripte,  
Esperance pour sphere est dictée:  
Ces troys conuiuent aux humains.*





I nous voulons croire le saint  
escript,  
Avoir nous fault vne foy bon-  
ne & viue:

Car sans la Foy impossible est qu'on viue  
Plaisant à Dieu, & son filz IESVS CHRIST.  
La viue Foy nous vient du saint esprit.  
C'est dō de Dieu, mais il fault q̃lle apporte  
L'œuvre avecq' foy: autrement elle est  
morte

Sans fruiet, ainsi que saint Iaques l'escript.

\* La charité, c'est la vertu tant belle,  
Dont le bon Dieu & le prochain aymons.  
Par ceste là, nous sommes tous semonds  
Qu'aucun ne soit à son prochain rebelle:  
Si tu estois de tous le plus fidele,  
Le plus sçauant, mieulx disant verité,  
Tout n'en vault rien si tu n'as Charité:  
Car c'est la fin de la gloire eternelle.

\* En aymāt doncq' celluy, qui fait pmesse  
De tous ses biens, fault avoir l'assurance  
En son parler: en prenant l'esperance  
De paruenir à ceste grand' haultesse.  
Et ne craignons que l'ennemy nous blesse  
Si en IESVS, nostre Dieu esperons:  
Car esperance est vn des esperons,  
Qui nous induit, & donne hardiesse.

Preuve de nouuelle  
amytié.

*Proua di noua ami-  
citia.*



*Auant que mettre en ce vaisseau  
Aulcun vin, l'essay ie feray  
S'il est bon, & s'il tient bien l'eau:  
Puis apres ie m'en seruiray.*



Vant que faces vn amy,  
Espreuue le bien longuement:  
Ne l'espreuue pas à demy,  
Mais tout en tout entierement.

Reuele luy secrètement

Quelque cas (non de conséquence)

Puis on verra à sa loquence,

S'il est tel qu'on s'y deust fier:

Ainsi que tu voids essayer

Ce vaisseau, auquel l'eau on boute:

Pour veoir s'il est bon & entier,

Et s'il s'enfuyt point goutte à goutte.

\* Quand on void qu'il ne s'en va point,

Et qu'il n'est percé ne trouë,

On le laue, on le met à point

Pour bonnes liqueurs est vouë,

Ce vaisseau là est bien louë.

Aussi quand quelque homme discret

Tu trouues loyal, & secret,

Qui ne respand rien par la voye

Dece, que ton cœur luy enuoye:

Cestuy pour amy doibs eslire,

Ce fera ton bien, & ta ioye,

A qui tu doibs ton secret dire.

Vn mal apporte quelque bien  
auecq' soy.

Vn mal porta qualche.  
ben seco.



Vn Scorpion vn homme poingt  
Son venim ressent en la playe:  
De l'en tirer l'homme s'essaye,  
Le venim n'y demeure point.



E mal de soy, & naturellement,  
Est de chascun mis en abhorre-  
ment:

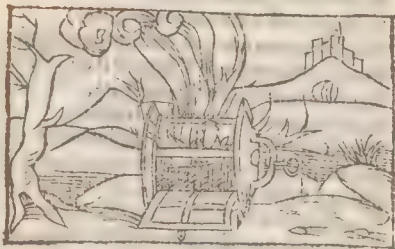
Et toutesfoys tout mal est de

la sorte,

Que quelque bien auecq' soit il apporte.  
Car soit la guerre, ou peste, ou heresie  
Perte de biens, ou aultre fascherie  
Prinse de corps, proces, mortalité:  
Toufiours en vient aucune vtilité,  
L'entends, pourueu que l'hōme ne s'abuse,  
Mais qu'en prudence & sageſſe il en vse.  
Car l'homme sage en la neceſſité,  
Fait son prouffit de toute aduerſité:  
Comme celluy, qui ſeuſſre d'aduenture  
Du Scorpion la trop griefue poincture.  
S'ilz est assez hardy de le tyrer  
Tout auſſi toſt qu'il le vient martyrer,  
L'oſtant du membre auquel il ſe ioignoit:  
Ce Scorpion, qui parauant poignoit,  
Alors qu'on l'oſte auecques ſoy retire  
L'inſect venin, dont le mal plus n'empire.  
Ainſi ce mal & veneneux poiſon  
Auecques ſoy porte ſa guerifon.

L'inconstant perit.

L'inconstante perisce.



Si ie me fusse bien tenue  
Debout, sans me laisser aller,  
Le feu ne me pouoit brusler:  
Et ne fut ma perte aduenue.



Eluy qui est ferme & constant,  
Ne crainct point les tours de  
Fortune:

A tout malheur va resistant,

Chose qui soit ne l'importune.

Vienne bon heur, vienne infortune,

Sans tomber, debout il se tient:

Et en sa vertu se maintient,

Sans changer en rien son vouloir.

Et quand ainsi se faict valoir

Par la force de sa constance:

Il ne se peult iamaïs doulour,

Pourueu qu'il ait perseuerance.

\* Constance est vn baston puissant,

Sur qui on se doibt appuyer,

Il n'est point foyble ne glissant,

Il ne peult rompre ne ployer.

Il le fault doncques enlâyer,

Pour se garder de cheute griefue.

Qui chet, il void sa ioye brieue,

Et d'honneur n'est plus en saisine:

Son inconstance le ruyne,

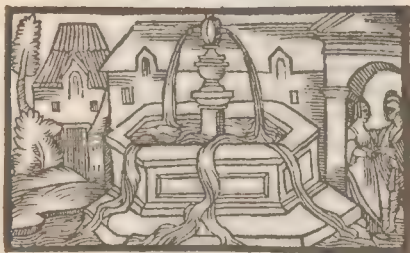
Faulte que bien ne se gouuerne,

Comme le feu, qui extermine

Et brusle la pauvre Lanterne.

Suffisance.

Bastanza.



Depuis que ie suys toute pleine  
De l'eau de la clere fontaine,  
Je reiecte le superflus:  
Il me suffit, & n'en veulx plus.





Vffiance est la vertu tressoua-  
ble,

Qui fait les gents riches & opu-  
lantz:

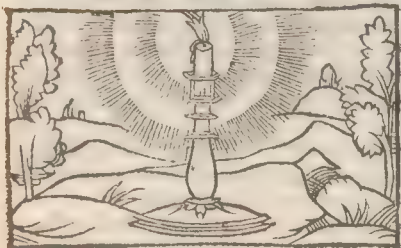
Contentement fait tout hōme honorable,  
Qui ne requiert les biens trop excellentz.  
O que sont folz ceulx là, qu'on veoid  
dolentz

D'auoir trop peu: aufquelz rien ne suffit,  
Si en tous cas ilz ne font leur prouffit!  
Et toutesfoys quelque prouffit qu'ilz facēt  
Leur couuoitise & desir ilz n'effacent:  
Mais se nourrist cōme le feu soubs cendre.  
Biens dessus biens couuoitēt & embrassēt,  
Sans se vouloir à raison condescendre.

\* Le cœur de l'hōme est tant mol & petit,  
Et toutesfoys grande choses couuoite.  
Rassasier ne peult son appetit,  
Combien qu'il soit en maison si estroïcte.  
L'opinion qu'il a, n'est pas bien droïcte,  
Puis qu'il pretend les superfluitiez,  
Pour mieulx complaire aux sensualitez:  
Et n'est content du bien qui luy abonde.  
Tout le thresor, & richesse du monde  
Ne luy suffit. Il est de telle sorte  
Que l'ardant feu, & flamme furibonde,  
Qui brule tout, criant: Apporte, apporte.

Seruiſſe dommageable.

*Servicio che fa danno.*



En ſaiſant à aultruy ſeruiſſe.  
Par le Vray droit de mon office,  
Pauvre Chandelle que ie ſuys,  
Je me conſume, & me deſtruis.



Vi sert bon maistre en attend  
bon loyer.

A tel seruice on se doibt em-  
ployer,

Puis qu'il en vient profitable salaire:  
Mais qui se veult soubz vn mauuais ployer,  
Il luy conuient plorer, & larmoyer,  
Tout nud s'en va d'honneur & de bié faire.  
Car en faisant au mauuais le seruice,  
On n'y apprend que tout peché, & vice:  
Et n'acquiert on maintesfoys q̄ des poulx.  
Et bien souuent la ieunesse de l'homme  
Soubz tel seigneur se perit & consume,  
Et puis en fin, on est mocqué de tous.

\* Cest grād plaisir de bié seruir vn maistre,  
Dont (en la fin) le seruât puisse hōme estre  
D'honneur & bien: riche d'or, & vertu.  
Et le seigneur ausi, doibt recognoistre  
Touts ces bienfaictz, tant qu'il fasse appa-  
roistre,

Qu'il l'a payé, bien nourry & vestu:  
Car aultrement soubz vmbre de promesse,  
Le seruiteur vseroit sa ieunesse,  
Perdant son temps & consummant sa vie:  
Ainsi que faict la C handelle brullante  
Qui est son maistre au grand besoing se-  
uante,  
Et en seruant elle meurt & desuie.

Mauluaise nourriture.

*Gattino nutrimento.*



Quelqu'un en prenant ses esbatz,  
M'a ainsi mise contrebas:  
La cire, le feu nourrissant,  
S'estainct & le fait perissant.



Vand la torche est dessus son  
pied dressee,  
La cire lors nourrist le feu luy-  
sant:

Mais quand elle est contre bas renuersée,  
Le feu s'estainct, nulle clarté faisant.  
La cire doncq' contre droicte nature  
Estainct le feu au lieu de nourriture.  
Tout ainsi font aucuns parës, qui deussent  
Nourrir enfans, à celle fin qu'ilz fussent  
Gents de vertu: & au lieu de ce bien,  
En tout peché & vice les enseignent:  
Par mal nourrir leurs bõs espritz estaignēt,  
Et telz enfantz (en fin) ne valent rien.

\* On doibt aussi par ceste hystoire entēdre  
Aulcuns ayants trop l'aïse de leurs corps:  
Tant de viande & de vin osent prendre,  
Qu'ilz sont tremblantz, foibles à demy  
mortz.

Ce qui les deust par droicteure nourrir,  
Avant leur temps, les auance à mourir:  
Car ilz font tant d'exécrables excès,  
Que maladie en leurs corps faict acces,  
Qui les conduict de terre iusqu'au centre.  
Mieux il vauldroit suyure sobriété,  
Il en viendrait plus grande vtilité,  
Que de mourir par trop nourrir son vêtre.

Multiplication de  
proces.

*Accrescimento di  
processi.*



Tout homme en proces tant soit fin,  
Alors qu'il pense estre à la fin,  
Il luy en suruiuent troys, ou quatre:  
Pour lesquelz il se fault debatre.



Vand l'Eſcureau veult paſſer la  
riuiera.

Il à en ſoy vne telle maniere  
De ſon inſtinct, que ſur vn ais

ſe met,

Au gré de l'eau: & ſi le temps permet

Qu'il faſſe vent, au lieu d'une grand' toille  
Lieue ſa queue, ainſi luy ſert de voile.

Le vent le pouſſe, & l'ais ſur l'eau le porte  
Si doucement, qu'il paſſe en ceſte ſorte.

Doncques voyez que ce qu'il ne peut faire  
Auecq' ſes piedz, en vn ſi grand' affaire,

Il à, & prend à ſa queue recours,

A l'ais auſſi pour en auoir ſecours.

De tout ſe ſert, & ayde tant qu'il peult:

Vne partie il faiſt de ce qu'il veult.

L'homme prudent ſe doit ainſi ayder,

Aumoins ſ'il veult ſon faiſt tresbien guy-  
der.

Et tout ainſi qu'un ouurier bien ſubtil,

Ne treuve point iamais mauuais ouſtil,

Et met ſ'il peult toutes pièces en œuvre:

Semblablement l'homme prudent recœuvre

Touſiours ſecours, quand il veult par raiſon

Se gouverner ſelon temps, & ſaiſon.

Il ſçait ſi bien ſ'ayder de ſes amys,

Qu'en ſon affaire il à tantost fin mis.

Tant bien ſe ſçait ayder de corps, & biens,

Qu'il faiſt ſon cas ſans deſfaillir en riens.

Contre les auaricieux.

*Contra li Avari.*



*Auarice deçoit son maistre,  
Ainsi qu'on diét vulgairement:  
Qui de son bien veult content estre,  
Il vit bien plus heureusement.*





Ol Roy Mydas, ton ardante  
auarice,  
Ta couuoitise & tresdamnable  
vice,

Ton faict tromper: car tu feis ta requeste,  
Au dieu Bacch<sup>us</sup>, pour toy trop deshoneste.  
Lequel Bacchus promet qu'à ta demande,  
Satisferoit, tant deust elle estre grande.  
Tu y pensas, puis luy requis en fin,  
Que transmué fust en Or pur, & fin  
Ce, que ta main toucheroit & tiendroir.  
Ce qui fut faict deslors, en maint endroit:  
Car pour eslay, toy touchant vne pierre,  
Vn arbre vert, vne motte de terre.  
Tout estoit d'Or, treusmuant sa nature.  
Regardant doncq' ceste grande aduventure  
Tut esiouyz, & n'euz en souuenir  
Du mal prochain qui debuoir aduenir.  
A table vins puis ta main se remue  
Prenant le pain qui en Or se transmue.  
Le verre prins, le vin qui fut dedans  
Deuint Or fin entre tes blanches dentz.  
Lors quand la faim giaspre tu sentis,  
De cœur contrit, dolent te repentis,  
Et recongneuz, que ta grand couuoitise  
T'auoit deceu: bien tard tu t'en aduise,  
Et toutesfoys conseillas à voix haulte,  
Que l'auarice estoit vne grand' faulte.

Amour du bien pu-  
blique,

*Amor del ben pu-  
blico.*



Ce n'est pas cy Cupido, ieune enfant,  
Que vous voyez au eurre triumpfant:  
Mais c'est Amour, lequel tiët en sa corde  
Tous les estatZ en grand' paix & con-  
corde.



E suys Amour, non pas celluy,  
qui tue  
Les amoureux, non pas qui in-  
stitue

Les vanitez & pompes de ce monde:  
Ie suys Amour honnestes pur & munde,  
Voire qui deust, en ce curre doré,  
Estre de tous (comme bon) adoré.  
Ie suys celluy qui les hommes repais,  
Du tresbon fruit de desirée Paix:  
Et c'est la fin à quoy le peintre tend,  
Pour ton esprit (lecteur) rendre content.  
Car il m'apainct ayant la palme en main,  
Pour demonstrier, que ie suys treshumain,  
Seigneur de Paix & de longue alliance.  
Mon curre D'or n'est mis en oubliance:  
Car tout ainsi qu'il a ses quatre rouës,  
Pour le porter par beaulx chemins &  
bouës,  
Lesquelles sont si concordantes ce semble,  
Qu'elles ne vont sinon toutes ensemble:  
Ainsi ie suys au monde pacifique  
Par quatre estatz, de la chose publique  
Duiet & mené. Noblesse est la premiere,  
Puis sainte Eglise en sa chere lumiere:  
Et pour ayder à ces deux par moyen,  
Est mis Labeur, & le bon Citoyen,  
Portans entr'eulx vne grande amytié,  
Et beaucoup plus que ne dy la moytié.

La chose publique.

*La republica.*



*Comme en la nef chascun s'applique  
Faire l'office, ou il est mis:  
Tout ainsi en la republicque,  
Par degré plusieurs sont commis.*



Vand La nef est biē equippee  
De mastz, de rames, & de  
voilles,  
Et que la mer l'a attrappée  
Entre les eaux & les estoilles:

Là est le patron resident,  
Honoré comme vn president,  
Par qui la nef est gouvernée.  
Puis elle est conduicte & menée  
Des galioz le voile au vent.  
L'vn est à la proue deuant:  
L'autre est au mastz, l'autre à la hune.  
Ainsi chascun se met auant,  
Pour venir au port, sans fortune.

\* A bon droict peult on comparer  
La republicque à la naure:  
Ainsi la fault il preparer  
Pour la bien mener & conduire.  
Les vns ont le gouuernement,  
Dessus tout generalement:  
Aultres soubz eux tiennent office.  
Chascun employe son seruice,  
Pour le bien du pauvre commun,  
Par ordre & en temps opportun,  
Selon son degré & puillance:  
Et pour l'entretenir, chascun  
Y fait de loy obeissance.

Contre les Astrolo-  
gues,

*Contro li Astrologi.*



Ce n'est pas à nous à cognoistre  
Les secretz & les mouuemēts  
Des cieulx, esloilles, elements:  
C'est à Dieu, qui en est le maistre.



N philosophe en la chaulde saison  
Se pourmenoit vn iour hors sa  
maison, :

Et regardoit les signes & cometes,  
Iugeant du cours & regard des plane tes.  
Or en allant & haultant soit regard  
Deuers le ciel, & sans veoir aultre part,  
Par cas subit tomba en vne fosse:  
Dont il souffrit vne angoisse tresgrosse.  
Et là il fust longuement demouré,  
S'il n'eust esté par son seruant tiré,  
Lequel luy dit en le tirant de là:  
Certes (monsieur) ie m'estonne en cela,  
Que les secretz du ciel voulez enquerre,  
Et ne voyez les dangers en la terre.  
Vous enquerez la nature des cieulx,  
Et ne voyez ce qu'est deuant vous yeulx.  
Par ce propos il taxe la folie,  
Du philosophe, & son asti ologie:  
Qui entreprend de cognoistre les faictz  
Du seigneur Dieu, & occultes effectz:  
Et veult iuger des choses adueni,  
Et quel chemin elles pourront tenir.  
Mais en leur faict ilz son tant ignorants,  
Que leur salut ne soit point sauourants,  
Et ont laissé en oubly la sentence:  
Qu'il fault auoir de soy la cognoissance.

Necacher la uerité.

*Non celar la verita.*



Ne vueille & soubz le muy cacher  
La belle esclirante chandelle:  
En à toujours affaire d'elle,  
Pour besongner, ou pour marcher.





A Verité ne veult estre cachée,  
Par laps de temps se monstre &  
se descœure:

Et sa clarté ne veult estre em-  
peschée,  
Soit de bonté, ou soit de mauuais œure.  
Si par fallace & par dol on la cœure,  
Pour n'estre aux gents bien claire & ap-  
parente,  
Ont tōbe, on chet, sans tenir voye & sente:  
Car la lumiere est du tout abscon sée,  
Ne plus ne moins que la chandelle ardente,  
Qui soubz le muy est cachée & musée.

\* Je ne dy pas la faulse Verité,  
Dont ont parlé les meschant heretiques:  
Mais seulement ie me suis arresté,  
Aux cœurs couuerts, & aux vouloirs ini-  
ques,  
Qui par maintz tours, & diuerfes trafiques  
Destroubz le muy de leur malice fiere,  
De verité ont caché la lumiere,  
Contreuenantz au dict euangelique.  
Car, quand on met Verité en arriere,  
Tout s'en va mal par vn chemin oblique.

Electiō de uertu.

Electiō di uertu.



Le grand chemin meine à perdition,  
Ceulx là qui vont par vne telle voye:  
Et le petit meine à saluation,  
Dont on reçoit inestimable ioye.



V temps passé Hercules arriua  
Sur deux chemins, ou deux da-  
mes trouua,  
L'vne Vertu, & l'autre Volupté.  
Toutes deux l'ont sur le champ arresté,  
Et luy ont dit (voire chascune à part)  
De leur nature, & faictz vne grand' part.  
Croy mon conseil (dict Volupté lasciué)  
Preux Hercules, il fault que tu me suyues:  
Entre au chemin tout reuestu de fleurs,  
Et laisse la Vertu, avecq' ses plœurs.  
Auecques moy tu pourras en plaissance  
De tous delictz auoir tresample aissance.  
Ah (dit Vertu) fleur de cheualerie,  
A mes propos iamais ne contraries:  
Suy moy par cy, vueille apres moy venir,  
Et tu pourras en la fin paruenir  
Au lieu d'honneur, place tant estimée,  
Ou s'accroistra ta grande renommée:  
Et laisse là le chemin des delices,  
Qui meine au lieu des pechez, & des vices.  
Si le chemin est trop labourieux,  
Ton paruenir sera plus glorieux.  
Lors Hercules pour estre reuestu  
D'honneur & loz, chemine apres Vertu:  
Et tât voulut en haultz faictz s'employer,  
Qu'un beau chappeau il eut pour son loier.

Se gouuerner selon le  
temps.

Gouernarsi secondo il  
tempo.



Dessus les arbres son nyd fait  
La Pie, quand le temps est doulx:  
Mais s'il fait grand vent, en effect,  
Elle faiët son nyd tout de soubz.



Elon le temps se fault cōduire,  
Et selon saison gouverner:  
En esté il se fault deduyre,  
Et en hyuer fault s'hyuerner.

Quand on void la paix dominer,  
Le laboureur seme sa terre:

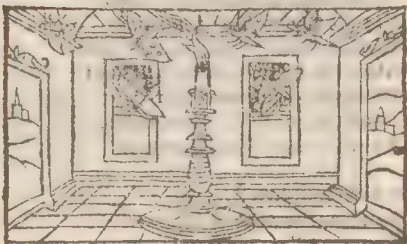
Quand on doit bataille mener,  
Alors on s'en va à la guerre.

\* En toutes choses il fault faire,  
Selon l'estat du temps qui court:  
Et s'il t'estoit du tout contraire  
Endure, & faings que tu soys sourd.  
Mais si bon temps enuers toy sourt,  
Vse de luy prudemment:  
Aduisant qu'il est souuent court,  
Et qu'il s'en va soubdainement.

\* Aussi cede lieu à fureur,  
Et à courroux donne la place:  
En temps d'accord soys procureur  
D'acquérir paix & bonne grace.  
Si on te monstre belle face,  
Tu es bien aise, il te suffit:  
Mais aussi si on te menasse,  
Fais en, si tu peulx, ton prouffit.

La guerre doulce, aux inex-  
perimentez.

*La guerra e dolce a color che non  
l'anno sperimentata.*



*Les Papillons se vont brusler  
A la chandelle qui reluit.  
Tel veult à la bataille aller,  
Qui ne sçait combien guerre nuyt,*



Eulx qui n'ont eu de guerre les trat  
Et qui n'ont veu les bannieres en l'a  
Donner dedans, abbatre les cheuaul.  
Faulser harnois, meur trir & affoller:

Qui n'ont aussi veu les esclatz voler,  
Trompes sonner, & semondre à l'assault  
Tant, que tout homme en fremit & tressault,  
Veoyant son sang sur terre respendu:  
Ceulx là (ie dy) qui n'ont bien entendu  
Les maulx diuers de la guerre cruelle,  
L'estimant douce, amoureuse & tant belle,  
En desirant estre en telz bastillons:  
Ilz sont ainsi que petits Papillons,  
Lesque lz s'en vont brusler à la chandelle.

\* On fait, on dist de guerres les chansons,  
S'esioyissant des assaulz & vacarmes:  
Ce sont, pour vray, fascheux & meschantz sons,  
Dont les deux yeulx deburoient espendre larm  
Ceulx qui les font n'ont guieres veu les armes,  
Et ne sont pas bien experimentez.  
Opauüres s'otz de guerre! vous chantez,  
Et ne scauez les maulx qui sont en guerre.  
Vueillez premier l'effect d'icelle enquerre,  
Et ne louez ce, qui est à blasmer:  
N'appellez doulx ce qui est bien amer,  
Et gardez bien qu'on ne vous y entasme.  
Non que les fortz, & les puissants ie blasme:  
Car au besoing on les doit bien aymer.

Estre cause de son  
mal.

Esser caussa del suo  
male.



Ne donne blasme qu'à toymesmes  
Si aucun malheur te surprend:  
Car contre toy rien n'entreprend,  
Sinon par tes faulx extremes.





Adis Fortune haultaine & des-  
piteuse,  
A Pauureté tant meigre & souf-  
freteuse

Liura l'assault, & combat oultrageux:  
Qui ne fut pas pour elle aduantageux.  
Mais parauant la bataille donnée,  
Entre elles fut telle loy ordonnée,  
Que ceste là, qui vaincue seroit,  
La volonté de l'autre accompliroit.  
Lors sur le champ se mettent en bataille,  
L'une d'estoc, l'autre frappe de taille.  
Tant fut battu (pour abreger l'hystoire)  
Qu'à Pauureté demeura la victoire,  
Qui dist tout hault: Fortune, tu peulx  
veoir,

Que maintenāt tu es soubz mon pouuoir:  
I' ordōne doncq' que Bōheur, tō enfant  
Gouuenera, ainsi que triumpgant,  
Touts les humains: & Malheur, le tient filz.  
Duquel plusieurs ont esté desconfitz,  
Tout promptement à vn arbre sera  
Tresbien lié, dont il n'eschappera  
Et ne pourra, ensuyuant ma defense,  
Faire à aultruy quelque iniure, ou offense,  
Sinon à cil, qui par sa volonté,  
Mettra Malheur en pleine liberté:  
Car il ne peult à aucun faire oultrage,  
Qui ne luy donne vn tresgrand aduantage.

Complexion de  
femme.

Complexion di  
donna.



*Je tiens l'Oliuë à la main dextre,  
Et vne espée à la senestre,  
En noise & guerre nie rapais,  
Puis quand ie veulx ie fais la paix.*



N ne veoid point vne femme oc-  
cupée

A batailler, ny à tenir espée,  
Au moins bien peu: si est ce qu'en

la terre,

Elle à esté causé de mainte guerre.

Car son esprit conduict par liberté,

Est aguisé d'une subtilité,

Qui peult tant faire avecq' les pleurs, &  
larmes,

Qu'émouuera la force des gens d'armes.

Elle a l'esprit, elle a la langue prompté,

Dont les plus forts & puillantz elle dōpte,

S'elle ne fait guerre & occision,

Elle en fera aumoins occasion:

Car son parler a vne telle force,

Qu'à batailler les hommes elle efforce,

Ainsi qu'on void par les belles hystoires,

Qui de telz cas sont les vrayz repertoires.

Mais quād la fēme a l'esprit bien humain,

Elle tient lors toute paix en la main:

Sa volonté à sa beaulté accorde,

Tant que les deux ne quierēt que cōcorde.

Elle fera les hommes furieux,

Estre courtoys, simples & gracieulx:

Elle fera, en diuerses provinces

Mettre la paix entre courroucez princes,

Comme on a veu & veoid-on bien souuēt,

Quand pour tel cas on le met en auant.

Faire ce, qui est condescend  
à beaulté.

Par quel che conuien a  
bellez &c.



Qui bien regarde au miroir sa semblance,  
Il a de soy parfaicte congnoissance.  
Qui se cognoist en ce mondain passage,  
Il est de routs estimé comme sage.



Niour passé Socrates regardât  
Ses escoliers, q vn miroir ardent  
Tenoient en main: auquel par  
longue espace,

Chascun d'iceulx se regardoit la face.  
Aulcuns desquelz la nature auoit faictz  
Beaulx de visage & de membres parfaictz:  
Les aultres laidz, difformes de visage,  
Mal composez de membres & corsage,  
Socratetez doncq' aulx beaulx adolescents  
Dit ces propos: Mes enfans, ie consents  
Que v o<sup>o</sup> myriez, mais garde qu'aucun vice  
Vostre beaulté maculé, ou en laidiſſe,  
Gardez vous bien qu'aucun vilain peché,  
A vostre cœur soit mis & atraché:  
Car la beaulté, qui au miroir se monstre,  
Nulle seroit, ains vous feroit vn monstre.  
Puis dit aux laidz: Enfants qui vous mirez,  
Si vous n'auiez beaulté que desirez,  
Faiçtes vous beaulx de l'habit des vertuz,  
De cest habit debuez estre vestuz.  
Si n'estes beaulx exterieurement,  
Soyez tresbeaulx interieurement:  
Ceste beaulté pour quelque temps qu'il  
fasse,  
Ne change point iamais de bonne grace:  
Tant plus se cache & plus se monstre belle,  
Tât plus est vieille & plus elle est nouuelle.

Calumnie.

Calumnia.



A tort, & par faict & indecent  
Deuant les iuges d'ignorance,  
Calumnie porte nuysance  
Contre les iustes innocent.



Ppelles painctre, excellent en  
ouurage,  
Pour se venger d'aucun vilain  
oultrage,

Qui luy fut faict d'un calumniateur:  
Fut d'un tableau ingenieux faicteur,  
Premierement paignit, comme rassis,  
Un iuge estant au tribunal assis,  
Ayant au chef d'un Asne les aureilles,  
A celles là du Roy Midas pareilles.  
Deux conseillers il mit à ses costez,  
Auxquelz tous bons iugemens sont ostez:  
L'un Ignorance & l'autre Suspçon,  
Ayant de femme & l'habit, & façon.  
Deuant ce iuge ainsi accompaigné,  
Vient Calumnie au vis tant rechigné,  
En la main dextre ayant la torche ardante:  
Pour demonstrier sa fureur fouldroyante,  
Et qu'elle estoit par enuie enflammée  
Contre l'honneur, le bien, la renommée  
D'un pauvre humain, qu'à force elle tenoit  
Par les cheueulx, & ainsi le trainoit,  
En desirant qu'on luy ostant la vie.  
Et deuant elle, estoit debout Enuie,  
Qui procuroit du Iuge la sentence:  
Mais derriere eulx cheminoit Repentâce,  
Et la suyuoit de bien loing Verité,  
Qui accusoit telle seuerité.

Nature foeminine.

*Natura foeminina.*



Je suys de la complexion  
Des petits oyseaux que ie garde:  
Je suys d'aussi mauuaise garde  
Qu'il sont, en leur condition.





Ne femme, quoy qu'elle fasse,  
En reigle ne veult estre mise:  
Elle desire estre en espace,  
Sans estre à personne submise.

Soit en la rue, ou en l'eglise,  
Elle est aussi sotte & volage,  
Querant liberté & franchise,  
Que le petit oyseau ramaige.

\* Les femmes, sans toutes blasmer,  
Sont à garder assez fascheuses:  
Quant sont subiectes à aymer,  
Et trenchent trop des precieuses.  
Ie le dy pour les vicieuses:  
Les bonnes ie ne veulx taxer,  
Qui sont de l'honneur curieuses  
Au faict, au dict, & au penser.

\* Les tendres & ieunes pucelles,  
Ce sont petits oyseaulx volants:  
Elles ont vne couple d'elles,  
Qui les portent es premiers ans,  
En deduictz & esbatz plaisants.  
L'une est la chair ayment lieffe,  
Qui vole en la ville & aux champs:  
Et l'autre c'est sotte ieunesse.

Le grand ayant affaire du  
moindre.

*Il grande ch'a bisogno del  
piccolo.*



*Combien que ie soys Vine Vigne,  
Pleine de Raisins que ie porte:  
Siest ce que ie ne desdaigne  
L'arbre petit, qui me supporte.*



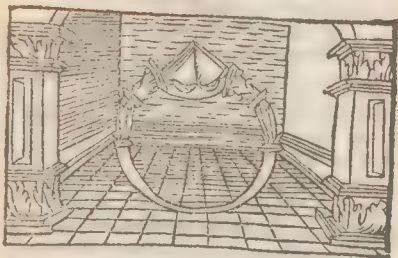
Rbre gētil, qui portes & soustiēs  
Moy, & mes fruiētz qu'en mes  
branches ie tiens,  
Graces te rends puis que tu t'hu-

milies

Pour me porter, & qu'auccq' toy me lies.  
Si ce n'estoit ton commode support,  
De bons Raisins ne ferois grand rapport:  
Sans ton pouuoir duquel tu ne m'es chiche,  
Ie fusse morte & demourée en friche:  
Mais par ta force & bonne soustenance,  
I'ay des Rayfins en tresgrand' abondance.  
I'ay dôcq' besoing, moy Vigne fructueuse,  
De ta haulteur & force vertueuse,  
Combien que soys de moy mesmes fertile,  
Et toy, sans fruiēt tout sauuage & sterile.  
Cela demonstre assez, que les puissantz  
Ont grādz besoing des pauures ipuissantz:  
Et ceulx qui ont tout ce, q'ceur souhaite,  
Ont toutesfoys des petis grand' disette.  
Par ce veoid-on la grande sapience  
Du seigneur Dieu, qui par sa prouidence  
A sceu si bien le monde compasser,  
Que l'un ne peult de l'autre se passer.  
Le grand ne peult tout seul de sa puissance,  
Le moindre faiēt au grand obeissance:  
Et par ainsi nul ne peult par reproche  
Dire, qu'il n'a affaire de son prochē.

Beaulté compaignie de  
bonté.

*Bellezza compagnata di  
bonta.*



Comme la pierre precieuse,  
Est à l' Anneau d'or bien conioincte:  
Ainsi la beaulté gracieuse  
Doibt estre avecq' la bonté ioincte.



A pierre bonne,  
A l'homme donne  
loyeuseté,  
Quand la personne

A voir s'adonne  
Sa grand' clarté.  
Mais sa beaulté,  
Et dignité  
Augmente, quād l' Or l'enuironne:  
Que ie compare à la bonté,  
Pour sa tresgrande vtilité,  
Qui à telle vertu consonne.

\* Forme elegante,  
Beaulté patente,  
De personnage,  
Du tout augmente,  
Se rend luyfante,  
Quand il est sage:  
Non au visage,  
Mais au courage  
Reluyt la bontéexcellente:  
Et alors c'est vn chef d'ouurage,  
Quand on est tresbeau de corsage,  
Et qu'au cœur est vertu iacente.

L'ymage d'occasion.

L'ymagine di occasion.  
sione.



Haſte toy bien toſt d'attrapper  
L'occasion, quand el' s'avance:  
Si tu la laiffes eſchapper  
Tu en feras la pœnitence.



Ceasion, s'il aduient qu'on s'in-  
forme  
De ta façon, de ta paincture &  
forme,

Et qu'on demande, au vray que signifie  
Ce, qui est veu dedans ton effigie,  
Tu respondras, disant en ceste sorte:  
La vieille Nef dessus la mer me porte,  
Et suis assise au my lieu d'une rouë,  
Ou ie m'esbatz, ie me tournoye & iouë:  
Et pour auoir mouuement plus soubdain  
On m'a baillé ce grand voile en la main:  
I'ay aux deux piedz des aëles pour voller,  
Quand il est tēps qu'il m'en conuient aller.  
Sçais tu que c'est? On cognoist par cela  
Que sans arrest vois deçà & delà:  
Et que ie suis si mobile & glissante,  
Qu'à peine peult me tenir main puisante,  
S'il ne me prend, quand ie luy suis offerte.  
Que si i'eschappe, à peine recouuerte  
D'elle seray, pource qu'à val le vent,  
Tous mes cheueulx s'espandent par deuât:  
Et ne me peult arrester d'un seul point:  
Car de cheueulx derriere n'ay ie point.  
Celluy qui doncq' me laissera fuyr,  
Ne pourra plus apres de moy iouyr:  
A luy sera poenitence enuoyée,  
Qui est icy contre mon doz liée.

Estre tondu deux foyz  
L'an.

Essertoso dua volte  
L'anno.



Moy pauvre simple Brebiette  
Helas combien m'a il costé?  
On me tond hyuer & esté,  
Dont me plains je sousspire & regrette.





Es Loups, soubz toyson de  
brebis,

Deuorent Moutons & Al-  
gneaulx.

Les hommes, soubz vmbre

d'habitz

Deçoipuent les iustes loyaux.

Le simple endure plusieurs maulx,

On le met nud & hors d'aleine:

Ainsi qu'entre les animaulx,

La Brebis perd deux foys sa laine.

\*Vn debteur, lequel est contrainct

De payer à troys, ou à quatre

Tout en vn temps, certes, il craint,

Que pauureté le vienne abbatre.

Et si fortune le vient battre

D'autre costé, tout est perdu:

Il est blanc comme vn sac de plastre,

Car on l'a trop de pres tondu.

\*Vous, qui pouez desplaisir faire

A ceulx, que voyez affliger,

Qui ont quelque fascheux affaire,

Et qui sont à vous obliger:

Ie vous pry' que les soulagez

Ne les pressiez trop de la playe:

Deux foys vous les endomagez,

Nul ne le sçait, qui ne l'essaye.

## Armes & Amours.

### *Amore Arme.*



*Le preux Hector, le beau Paris de Troie  
Jouent tous deux de harpe harmonieuse:  
Hector semond à guerre furieuse,  
Et Paris quiert esbat, soulas, & ioye.*



Edans le temple des dieux,  
En maintz lieux,  
On a dresse les ymages  
D'Hector, en choqz furieux,  
Et de Paris gracieux,  
Tresioyeulx,  
Deux renommez personages.  
L'vn chante les aduantages,  
Les courages  
Des preux, en guerre, ou assaultz:  
L'aultre n'est pas des plus sages,  
Qui chante en diuers langages  
Les oultrages,  
Qu'Amour faict à ses vassaulx.

\* Ces deux princes cy chantants,  
Son notants,  
Qu'Amour se ioinct voluntiers  
Auecq les preux combatants,  
Qui font guerre frequentants,  
En tout temps,  
C'est l'vn des meilleurs sentiers.  
Les nobles in tous quartiers,  
Mieux d'un tiers  
Vallent, quand son amoureux:  
Amour faict que les derniers  
Sont aux combatz les premiers,  
Promptz, legers,  
D'un courage Vigoreux,

Pardonner aux humbles, &  
guerroyer les orgueil-  
leux.

Perdonar a quelli che son humili  
e far guerra a gl' Or-  
gogliosi.



Le Chien est du Lyon vaincu,  
Qui ne le veut pas deuorer:  
Le Griffon cruel & becqu  
veult le fier Lyon deschirer.



Oy petit Chienn'ayant rebel  
lion,  
Me rends vaincu & subiect au  
Lyon:

Ie me submetz à son vouloir puissant,  
Comme son serf & vray obeyssant.  
Et luy voyant ma nature tant bonne,  
Me laisse enpaix & du tout me pardonne,  
Me retenant son subiect seulement,  
Prest d'obeyr à son commandement.  
Et par cecy vn chascun peult cognoistre.  
Qu'il fault ployer au deuant de son mai-  
stre:

Car nul ne peult s'oster du ioug pesant,  
S'il ne se faiet petit, humble & taisant.  
Tout aut cōtraire, vn Griffon merueilleux,  
Tient le Lyon soubz ses piedz perilleux,  
Comme vaincu: & tant plus l'un s'efforce  
Pour eschapper, l'aulture préd plus de force  
Pour le tenir soubz ses ongles poinctus,  
Dont les cruelz & fortz a combatus.  
Cestuy Lyon tan fier & courageux,  
Treuve vn Griffon encor plus oultrageux.  
Doncq' si au simple on faiet quelque doul-  
ceur,

A l'opposite au cruel agresseur  
On faiet rigueur, contention & guerre:  
Car aultrement on ne le peult conquerre.

M

Peril incogneu.

*Periculo non cogno-  
scinto.*



*Le rocher caché soubz les vndes,  
Incogneu par les nautonniers,  
Brise la Nef es eaux profondes,  
Perissants iceulx mariniers.*



Ortune est preste & tousiours à  
l'escoute,  
Et lors qu'on pense estre bien  
seurement,

Le mal suruient duquel on ne se doubte.

\* Apres beau temps vient furieusement  
Gresle tombant, puis orage & tempeste,  
Et l'herbe au soir seiche soudainement.

Deffoubz la fleur le cault Serpēt s'arreste,  
Qui picque & poingt cil qui laveult cuillir:  
Ainsi douleur vient apres ioye & feste.

\* Et quand on pense à son honneur saillir  
De quelque faict, c'est souuent à telle heure  
Qu'on s'apperçoit plus lourdement faillir.

\* Doncq' icy bas n'a rien qui nous asseure,  
Nous pensons doulx ce qui est bien amer,  
Vraye cuydons la chose la moins seure.

\* La Nef perit au my lieu de la mer,  
Rencōtre vn roch caché deffoubz les eaux,  
Qui la Nef brise, & la faict entamer.

\* O lieu peu seur entre marins roseaulx!  
O grief peril non estant esperé!  
Chemin pareil à celluy des oyseaux!

\* Ainsi est il qu'en ce monde paré  
De tant de cas, n'a rien ferme & bien stable:  
Parquoy on l'a à la Nef comparée,  
Qui se perist contre vn roch redoutable.

## Fortune mendiante.

### *La Fortuna mendi- cante.*



*Ne comptez plus Fortune entre les dieux  
Car elle n'a sur les humains puissance:  
Ne luy donnez aucune obeissance,  
Tant en la mer, en la terre qu'aux cieulx.*



Le Lecteur.



Ve est le mal qui ainsi t'importune,  
Et fasche tant, variable Fortune?  
Respōdz à moy ie te pry', que me dies  
L'occasion & pourquoy tu mendies?

Qu'elle langueur as tu au bras si forte,  
Que tu le tiens en si estrange sorte,  
Comme en escharpe, & pendant deuant toy?  
Ce n'est pas tout. Aussi declaire moy,  
Pourquoy ta rouë a perdu la moytië  
De sa rondeur? Dy le par amytië.

Fortune.

\* O bon lecteur, mon bruiët n'a plus de cours  
Et mes honneurs sont tournez à rebours:  
I'estois iadis assise dans vn throsne,  
Mais maintenant ie demande l'aumosne  
A chascun huys: car la prudence humaine  
A tel meschef, & pauvrete me meine.  
Et celle main dont ie donnois les biens  
Les maulx aussi, las ie n'en fais plus riens?  
Les sages gents me l'ont mise en tel point  
Qu'ilz l'ont rompue & ne m'en ayde point.  
Finalement, ilz ont rompu ma rouë,  
Dõt faisois cheoir les plus grandz en la bouë:  
Et m'ont osté la puillāce & le nom,  
Dont i'euz iadis tant celebre renom,  
Et toutesfoys si pauvre que ie suys,  
Les incōstants m'ouurent tousiours leurs huys.

La deception de uo-  
lupté.

*L'inganno di volupta.*



*Volupté qui c'est desguisée  
Le beau non d'Amour surpant,  
Sur chascun s'est auëtorisée  
En meurtrissant, & en frappant.*



Mour estoit iadis, vn ieune enfant  
Honneste & bon, des vices trium-  
phant,

Qui dominoit par pureté de cœur  
Sur les humains, dont il estoit vainqueur.  
Celluy Amour logeoit es cœurs des sages,  
Celluy Amour faisoit les mariages,  
Celluy Amour gouuernoit les citez,  
Sans guerre aulcune & partialitez.  
Celluy Amour faisoit aymer les hommes  
Pour les vertuz, non pour les grandes sommes  
D'Or ne d'Argent, ne pour aulcun delict:  
Car il fuyoit tout ce, qu'on faict au liēt  
Hors mariage, & son honnesteté.  
Or aduint il vn iour que Volupté  
Le trouua seul: contre luy elle sault,  
Et luy liura vn trescruel assault,  
Dont fut vaincu. Lors occupa son lieu,  
Et comme luy se feit appeller, Dieu  
De vray Amour: print son arc & ses traitz,  
Desquelz elle a les cœurs humains distraictz  
De l'amytiē. Soubz ceste couuerture  
A transmué des choses la nature:  
Car elle à faict accroire à tout chascun,  
Qu'elle est amour: mais s'il y a quelqu'un  
Qui y ait creu, ie l'aduise vrayment,  
Qu'il a esté deceu bien follement.

Amour accompagnée  
de uertu.

*Amor compagno di  
vertu.*



Quand ces deux se treuuent ensemblé  
Par effect, & non en paincture,  
Tout s'en porte mieulx, ce me semble.  
Selon la reigle de droicteure.



Oicy Amour lequel bandé  
n'est point,  
Et de ses traictz ne naure ny  
ne poingt  
Le cœur d'aultruy.

Voicy Amour parent de Chasteté:  
Beaulté, bonté, douceur, honnesteté  
Sont avecq' luy.

Voila Vertu, Roïne des bienheureux,  
Qui est auprès du Roy des amoureux  
Comme compaignie.  
L'un prend plaisir à tout le mode aymer:  
A hayr vice & tout peché blasmer,  
L'autre se baigne,  
Ceste Vertu tient vn cœur en sa main,  
Ou loge Amour tant courtois & humain,  
C'est son hostel:  
Et puis celluy lequel elle environne  
Du verd chapeau, & Laurée coronne,  
Est immortel.

Si vous voyez Amour dorenavant  
Estre tout seul, cōme on veoid biē souuēt,  
Sans ceste dame,  
Il ne vault rien, & ne fait point de fruiēt:  
Par tel Amour chascun hōme est destruiēt  
De corps & d'ame.

Le Temps.

*Il Tempo.*



*Le temps s'en va & ne revient,  
Auecq' luy passer il conuient,  
Et si court d'vne telle sorte,  
Que tout auecques luy emporte.*



Vand Dieu me feit i'estois ieune &  
plaifant,  
Mais maintenant ie fuyz vieulx & pe-  
fant,

I'ay cheueulx blancz, la longue barbe grife,  
Ie fuyz tout nud sans robbe & sans chemise:  
Pource que tous, qui font de moy venus,  
En font yffus, & nez pauures, & nudz,  
Et nudz mourront sans richesse emporter.  
I'ay aux deux piedz, pour plustoft me haster,  
Aelles mouuantz: aux espaulles aufsi,  
Qui m'ont porté & conduict iufques cy.  
Ie vois si toft & si legerement,  
Qu'on ne me peult arrefter seulement  
D'un petit poinct: le Ciel qui tousiours tourne  
M'ya contrainct, & sans que ie retourne.  
Ie tire à moy celluy Ciel, & Planettes,  
Ans, Moys, & Iours, Estoilles & Cometes:  
Leur cours & vol se mouuent si soudain  
Que tout se passe en ce Siecle mondain.  
Deffoubz mes piedz pour plus les faire habiles,  
Deux rouës font courantes & mobiles.  
Et pour autant que par succession  
Des Ans & Iours, on a probation  
Des faictz passez, de ce qui est à faire,  
Pour mieulx entendre & peser ton affaire  
Et prendre au choix ce que bon tu reputes:  
Ie tiens en main les balances bien iustes.

L'heure de la mort in-  
certainé.

L'hora de la morte non  
certa.



Sur le Cadran qui n'est signé,  
Tourne l'esguille sans demeure,  
Pour mourir n'est iour assigné,  
De mort est incertaine l'heure.





A mort des bons est douce &  
amoureuse,  
Et des malings terrible & dou-  
loureuse:

L'une d'icelles

Conduit les siens es ioyes supernelles,

Et la seconde aux peines æternelles.

Et toutes deux

Rendent le corps triste, palle, hideux,

Qui l'hôme fait tât craintif & doubteux.

Il ne sçay pas

L'heure, & le iour de son mortel trespas,

Que de son corps les verms feront repas.

Mort est certaine,

Mais de mourir l'heure en est incertaine,

En region ou prochaine, ou loingtaine:

Parquoy conuient

Estre tout prest, quand le maistre reuient

Du grand banquet, de nous il luy souuient.

Vous ne sçauetz

(Dicit il) le iour que mourir vous debuez,

Soyez soigneux, du dormir vous leuez:

Car vous ferez

Surprins, alors que pas n'y penserez,

Et de la mort le dur pas passerez,

Prenez y garde:

Et le seigneur, qui tout void & regarde,

Vous recepura seurement en sa garde.

La voye de Ieunesse in-  
cogneuë.

Il camin di Iouenezza  
incognito.



La voye de Ieunesse,  
A des chemins diuers:  
L'un à bon port adresse,  
L'autre va de trauers.



Vand nous voyons l'Oyseau le-  
ger voler  
Parmy les champs & au trauers  
de l'ær,

Nous ignorons à veoir telle volée:  
S'il volera en montaigne, ou vallée.  
Quand nous voyons la Couleuvre passer  
Dessus la pierre, on ne scauroit penser  
A son aller, quelle voye doit prendre  
Ainsi est il qu'on ne scauroit comprendre  
Du ieune enfant, à le veoir en ieunesse,  
Quel il sera en l'aage de vieillesse.  
Et tout ainsi qu'en volant de sa place,  
L'Oyseau ne laisse apres luy nulle trace,  
Ne faict aussi la tortue Couleuvre:  
Ainsi l'enfant ne laisse aucun bel œuvre  
De son enfance, aumoins qui soit notoire,  
Pour estre mys en memoire ou hystoire.  
Or est ainsi, que pour l'aage aduenir  
On ne scait pas quel chemin doit tenir,  
On ne scait pas s'il yra par la voye  
Des vertueux, ou est tout bien & ioye:  
Ou s'il yra par le chemin des vices,  
Pource qu'il est encores des nouices,  
Et peult autant empirer qu'amender.  
Qui en vouldroit plus auant demander.  
Il seroit sot: c'est à Dieu, à coignostre  
Quelle est la fin depuis le premier naistre:  
Et toutesfoys en la face on peult bien  
Iuger, qu'un iour sera homme de bien.

Entreprendre par dessus sa  
force.

*Voler far oltra sua  
forza.*



Celluy qui son esprit efforce,  
Et veut plus qu'il ne peut comprendre,  
C'est comme qui veut entreprendre  
Oultre son pouoir, & sa force.



E bon esprit qui a inuention  
L'art & sçauoir pour dicter &  
escripre,

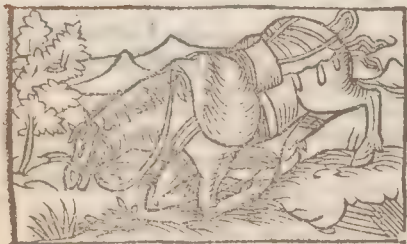
Et meine à fin la sienne intétion,  
Si bien diuant qu'il n'y a que redire:  
S'il perd le temps sans faire aulcune chose,  
Ne ligt, n'escript en rythme, ny en prose,  
Certes il est grandement à blasmer:  
L'oyssiueté le fera diffamer,  
Veu qu'il le peult, & par lascheté n'ose.

\* Plus fault celluy, qui vient à presumer  
De mettre auant sa trop lourde ignorance:  
Et ne faiët rien qui soit à estimer,  
Des Muses n'a le port, ne l'assurance.  
Il est semblable au compas, qu'on estend  
Pour faire vn rond, lequel on œuvre tant  
Qu'on le corrompt: & le rondeau (defaiët)  
Ja commencé, est laissé imparfaët,  
Parquoy l'ouurier ne faiët ce qu'il pretéd.

\* Ainsi le sot, faiët semblant qu'il entend  
Sans iugement & sans discretion,  
Il se deçoipt: car au cas ou il tend  
N'y a propos, ordre & deduction.  
Son faiët demoure en imperfection,  
Par ce qu'il a sur sa force entrepris:  
Et à la fin sera taxé, repris,  
Si on cognoist son obstination.

Misere compaigne du bien  
d'aultruy.

*Miseria compagna del ben  
d'altrui.*



Tant plus on a & plus Vult-on auoir.  
Et qui d'aultruy possède la richesse,  
Misere & mal le poursuivent sans cesse,  
Et en repos i'amaïs ne se peult yjoir.



Oypauvre Cheual,  
A mont & à val  
Voys incessamment,  
Mon aage brutal,  
Est subiect à mal,  
Et à grief tourment,

\* Je porte grand' charge,  
Qui si fort me charge  
Que plus ie n'en puis:  
S'on ne me descharge,  
Me mettant au large,  
Affollé ie suys.

\* Je suys bien secoux,  
Et tombé desloubz  
Cela que ie porte:  
Mon maistre est si doux  
Qu'à force de coups  
Il me reconforte.

\* L'homme me ressemble,  
Qui d'autrui assemble  
Bien, ou héritage:  
Misere (ce semble)  
S'enveloppe ensemble,  
Et honte & dommage.

Garder les biens de la  
maison.

*Guardare i ben di  
casa.*



*L'homme en toute saison,  
A gagner biens pourchasse:  
La femme en la maison  
Les garde, & les amasse.*





Es escriptuals , qui ont dit en  
leurs vers

Des bas enfers les grandz tour-  
ments diuers,

Ont recité, que parmy tant de peines,  
De plainctz, de plours, & de trauaulx tres-  
pleines,

De Danaus les filles, sont là bas,  
Versants de l'eau en vaisseaulx & cabatz  
Percez au fons, si que l'eau qu'on y boutte  
N'arreste poit, & s'enfuyt goutte à goutte,  
Et toutesfoys tant plus veulent verser,  
Tant plus aussi l'eau s'enfuit sans cesser,  
En ce tourment perdurable demeurent,  
Pource qu'en vain trauaillent & labeurēt.  
Et par cella les Poëtes entendent,

Qu'en vain labeur toutes les femmes tēdēt  
A gaigner biens, si elle n'on le soing  
De les garder, d'autant qu'il est besoing.  
Si le mary faict bonne garnison,

La femme doibt en temps, & en saison  
Le dispenser, non pas en faire perte:

Car le mary par sa prudence experte,  
Auroit beau faire & gaigner largement,  
Si il n'estoit, despendu sagement.

La femme doncq' ainsi l'eau ne respēde,  
C'est à sçauoir qu'elle rien ne despende:

La dame autant en bien gardant proufite,  
Que l'hōme faict avecq' grande poursuite.

La statue de Caia Ce-  
cilia.

*La statua di Caia  
Cecilia.*



*Toute femme pudique  
Doibt estre domestique,  
Non pas aller dehors,  
Pour mieulx monstreson corps.*



E Roy Tarquin eut vne fil-  
le sage,  
Bien entendant au faict de  
son mesnage,  
Dans sa maison, par si bon

ordre & sens,

Par faictz priuez honnestes & decentz,  
Que les Romains apres sa mort luy feirent  
Si grand honneur, qu'vne ymage establi-  
A sa louenge, à fin que s'esuer tue  
Chascune femme à veoir ceste statue.  
Pres de laquelle estoient vne quenouille,  
Et vn fuseau, dont la femme besoigne,  
Puis tout au bas la pantoufle de chambre.  
Or tout ainsi qu'attait la pierre d'Ambre  
Paille, ou festu, l'ymage ainsi pourueüe,  
Tiroit à soy de tout chascun la veüe:  
Et mesmemēt des grādz dames Romaines,  
Qui s'efforçoient en leurs vertus humaines  
Se demonstrer prudentes menasgeres,  
En leur maisons, & dehors non legeres.  
Car telle ymage aslēs faisoit entendre,  
Que toute femme à vertu debuoit tendre:  
Qu'elle debuoit estre labourieuse,  
Des faictz d'aultruy non pas trop curieuse:  
Et ne debuoit, sans grand' cause, & raison,  
Aller en ville, & laisser sa maison.

Vertu meilleure que  
richesse.

*Virtu meglio che ri-  
chezza.*



*Vertu par la palme notée,  
Est de plus grand poix que richesse:  
Richesse est par elle emportée,  
De Vertu vient vraie noblesse.*



Inous pesons à la iuste balance,  
Contre vertu la richesse mon-  
daine:

Nous trouuerons de plus gran-  
de excellence.

Ceste Vertu, que toute chose humaine.  
Tout son pouuoir, & son siege est assis,  
Dedans le cœur d'homme sage, & rassis:  
Et là fleurit comme la palme belle,  
Qui tous les iours en beaulte renouelle,  
Mais au contraire, vne richesse passë,  
Vertu conduit son bien aymé aux cieulx:  
Mais l'affollé, riche, auaricieux,  
N'emporte rien de ses biens qu'il amasse.

\* Si on pouoit, doncques Vertu peser,  
Elle seroit au tresbucher plus forte  
Que la richesse: ou on void abuser  
Tout le commun. Qui est de telle sorte,  
Qu'il prise plus richesse que Vertu:  
Et tasche d'estre au dehors bien vestu  
Plus richement qu'il ne luy appartient,  
Et de Vertu aucun compte ne tient.  
Deuant le bœufz va mettre la charrue:  
C'est mal esleu, prenons Vertu durable,  
Et delaissions richesse variable,  
Qui par dedans rend l'ame corrompue.

Gloire mondaine tost  
abatue.

*Gloria mundana presto  
abatuta.*



*Vne vessie de pois pleine,  
Ressemble à la gloire mondaine:  
Qui passe aussi legerement,  
Que l'autre faict soudainement.*



Xcellētz sont les biens d'entē-  
dement,

Comme Sçauoir, Iugement, &  
Memoire,

Les bien de l'ame aussi semblablement,  
Sont à louer par merueilleuse gloire.

\* Ce sont Vertus, Prudence, Cognoissance,  
Iustice, Amour, Religion, Pitié,  
Sobrieté, Temperance, Constance,  
Beaulté d'esprit, Bonne grace, Amytié.

\* Tous ces grādz biēs, en despit de Fortune  
Augmenteront en celluy, qui les a:  
Pour mal qu'il ait, ne pour qlque infortune,  
Pour perte, ou gaing iamaïs ne les perdra.

\* Les biēs du corps, ce sont faulses richesses,  
Or & Argent, Terres, Poïlessions,  
Charnalites, Voluptes, & Liesles,  
Ieux & Bancquetz, & Delectations.

\* Gloire mondaine est en ces biens icy,  
Querant honneur de lourd, & graue poix:  
Parlant bien hault, ie la compare aussi  
A la vefsie estant pleine de pois.

\* Car aussi tost qu'une espingle la perse,  
Son bruiet s'en va, desenflee deuient:  
Aussi s'il vient quelque fortune aduerse,  
Gloire mondaine appetisser conuient.

A qui fortune en don-  
nera.

*A qual fortuna ne  
donera.*



*Tout ce qu'ont dit les anciens  
De Fortune, & sa liberté,  
Qui donne des maux & des biens,  
Tout est icy représenté.*





**Q**N ne scauroit de Fortune  
mieulx faindre  
Le grand pouuoir, ne son yma-  
ge peindre,

Qu'en descriuant le hazard plein de ris,  
Qui de present est ioué dans Paris,  
Nômé la blanche: au q̃l ieu plusieurs hōmes  
Y ont gaigné d'or, & d'argēt grāds sōmes,  
Pour petit pris qu'ilz auoient au ieu mis,  
Et sans faueur d'amys, ou ennemys.  
Aultres y ont du leur mis grand' partie,  
Et dessus eulx toute perte est sortie,  
N'en rapportant que courroux seulement.  
Ce ieu se faiēt à rouse gallement:  
Car d'un costé sont le noms & deuises  
De ceulx, qui font d'argent les grosses mi-  
ses:

De l'autre part sont les escripteaux blācz,  
Qui aux premiers sont du tout resem-  
blants:

Parmy lesquelz sont mis les benefices.  
Aux rencontrants gracieux, & propices.  
Ce sont ioyaulx, bagues, chaynes, doureu-  
res,

Car quantz, anneaulx, coupes, tasses, cein-  
tures,

Et aultres biens: dont les poix & le prix  
Sont dans aucuns de ces billetz escriptz.  
Vn aueugle est entre les deux vasseaulx,

A ses

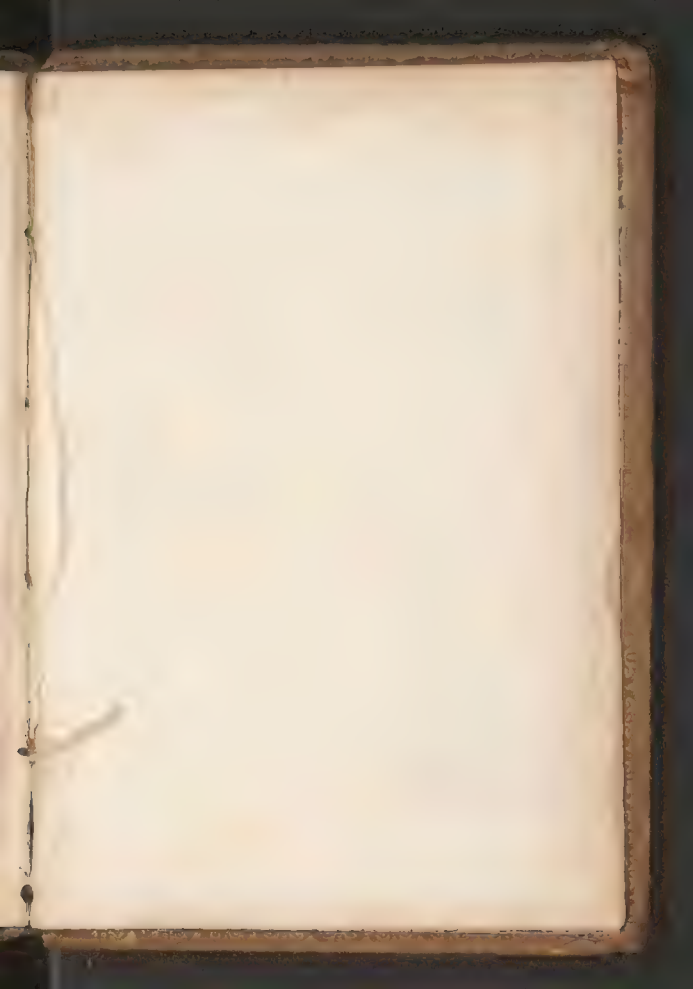
A ses deux mains tirant les escripteaulx  
Des deux costez: desquelz il faiet la mon-  
stre.

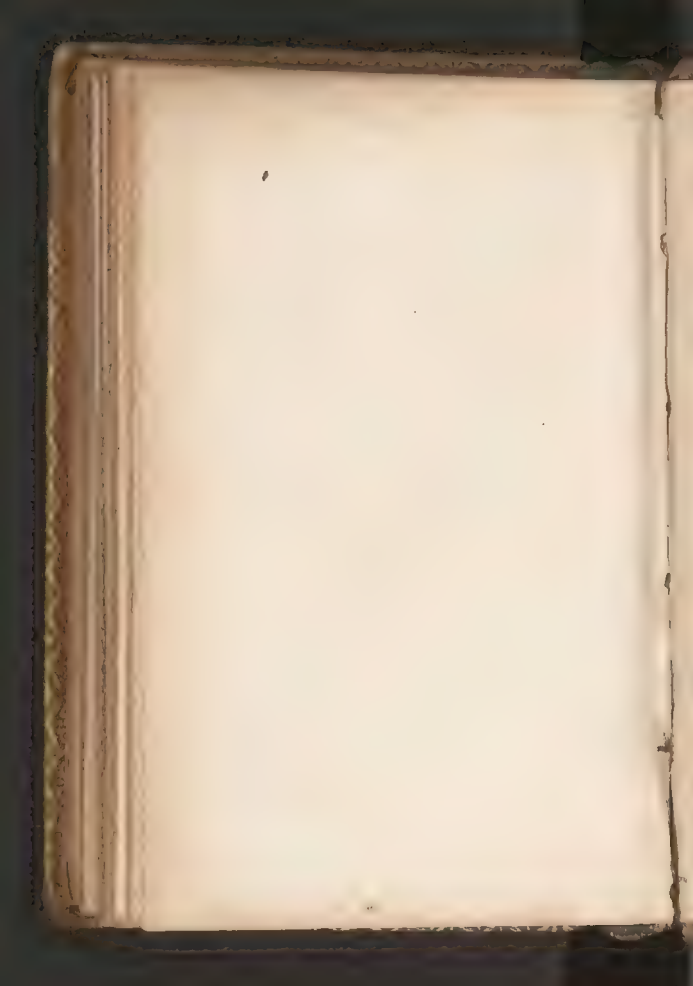
Dont il aduient, que s'il y a rencontre  
De la deuise & benefice aussi,  
C'est à celluy dont la deuise ainsi  
Est rencontrée: & des aultres le reste  
Se trouue blanc, sans que rien s'y acqueste.  
Je ne scaurois pour fortune prouuer  
En ses hazardz, ieu plus decent trouuer:  
Pource que mainétz par luy se treuuent ri-  
ches,  
Les aultres nudz, & demourez en friches.

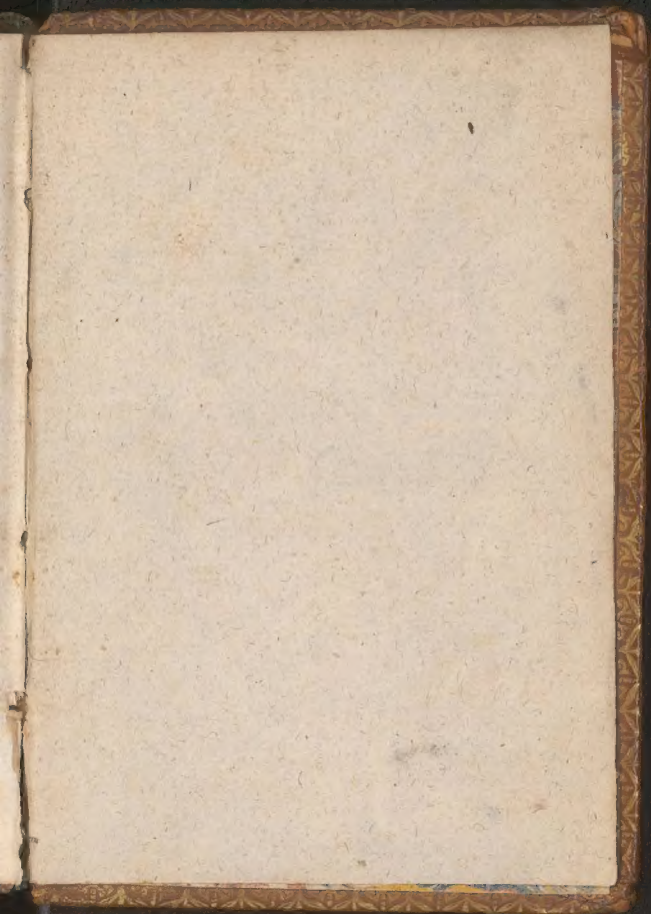
F I N.

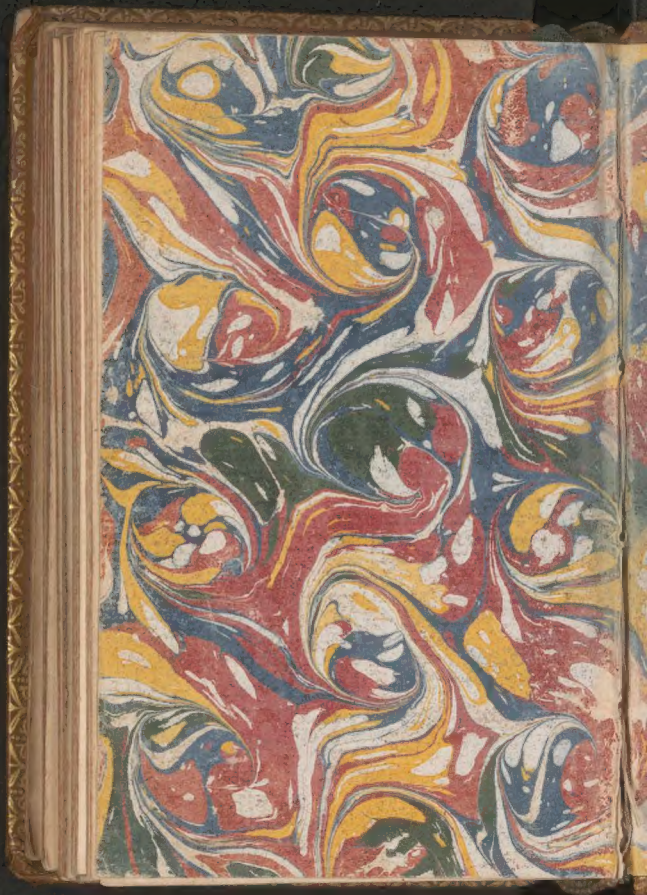
Imprimé à Lyon, par Phi-  
libert Rollet,  
&  
Barthelemy  
Frain.













Biblioteka Jagiellońska



stdr0033460

